



Pierre Lecarme

**Remarques diverses
(1941-1945)**

Page de couverture : Lycée Champollion, 1938–1939.

Pierre Lecarme

**Remarques diverses
(1941-1945)**

20/11/41

Je — (impossibilité de commencer autrement que par un je) suis un type intransitif, qui n'agit sur les autres ni en mal ni en bien, non d'ailleurs que je m'en flatte. Le transitif est trop, mais l'intransitif passe vite au réfléchi. Ce galant vocable, l'égoïsme.

Se concentrer : ironie pour l'animal professoral. Argus perpétuel, pour qui le maintien de l'ordre est une seconde nature, il doit toujours palper l'espace de ses antennes pour prévoir les réactions (déjà bien tard quand la première est déclenchée), à l'affût de toute résonance en son cerveau. Chez lui, le mécanisme trop bien monté vibre et ronronne : enfants à droite, enfants à gauche, enfants partout. Il n'est que semi-réflexions, ou croquis de pensées. Et Jules Renard se pavane, quand il a pondu une phrase concentrée ou constipée. Fantec ni Baïe^a ne lui tourbillonnaient aux jambes.

Il disparaît, le voilà héros. Mort dans son lit, c'est destinée vulgaire. Un surhomme trépassant dans ses draps ? À d'autres que nous, Messieurs.

23/11/41

Une vie de Jocelin de Courtenay^b mériterait d'être lue, et même écrite.

Ces inexplicables intellectuels : le *testis unus, testis nullus*^c, fut pour eux une méthode patiemment forgée, toujours appliquée, et non sans mérite. Aujourd'hui, sans en

a. Jean-François et Julie Renard, les enfants de Jules Renard (*Journal*, 1887-1910).

b. Josselin 1er de Courtenay (†1131). Voir René Gousset, *Histoire des Croisades et du Royaume franc de Jérusalem* (1934-1936).

c. « Un seul témoin, pas de témoin » (le témoignage d'un témoin unique est sans valeur).



1. *Pierre en permission à Digne en 1940.*

paraître incommodés, ils n'acceptent pour guide que le témoin unique : jamais ils ne mettent en doute sa véracité, mieux encore l'existence même du témoignage (la radio aurait dit... — mais pas eux personnellement ? — aucune importance). Français qui en viennent à haïr la France, par haine de l'Allemagne. « Heureusement, dit Breuil, les U.S.A. les chasseront bientôt de Dakar ». « Les » ? *id est* les Français.

Avant le temps tes tempes fleuriront
De peu de jour ta fin sera bornée,
Avant ton soir se clora ta journée,
Trahis d'espoir tes pensers périront.

Ronsard ? Tristan Derème ? ^a

Succès déconcertant de stupidités indéniables ; mais souvent pour une cause profondément humaine ; *Sombre dimanche* ^b ne vaut rien, mais correspond si fort à une fibre secrète. Évidemment, Heine l'avait dit, mais trop bas. Pour chanter très fort, il faut chanter très faux.

Plus le thème est banal, plus il est poétique. Sinon, c'est un art de raffiné ou de spécialiste, qui s'interdit le gros, voire le grand succès, et attire fâcheusement les vols en escadrilles des snobs. C'est la courbe qui va de Maurice Scève à Eugène Manuel.

Le désespoir de Mercier ^c quand décollent à pleine charge de bombes les premières escadrilles de LeO 45. La

a. Pierre de Ronsard (1514-1585) *Premier Livre des Amours*.

b. *Gloomy Sunday* (1932), chanson composée par le pianiste hongrois Rezső Seress pendant la grande dépression et la montée du fascisme en Hongrie, où elle entraîna une épidémie de suicides ; enregistrée par Damia en 1936.

c. Pierre Mercier était le jeune ingénieur qui conçut le LeO 45 de Lioré & Olivier, un bombardier français utilisé pendant la seconde guerre mondiale. Le prototype vola pour la première fois le 16 janvier 1937. Jacques le pilota.



2. *Le bombardier de nuit Lioré et Olivier LeO20 BN3, avec Jacques aux commandes.*

réalisation de son rêve et de sa science n'est plus qu'une machine à tuer.

Dans les crayons de couleurs, l'enfant ne voit toujours et d'abord que le rouge. Truisme, ou matière à philosopher, sur des thèmes trop vieux et d'une éternelle actualité? Hugo, probablement, en ferait une ode, et un esprit intelligent, peut-être, rien du tout.

« Cydias n'ouvre la bouche que pour contredire »^a. Fait-

a. La Bruyère, *Caractères* (portrait de Fontenelle).

il pas mieux que d'opiner ou de se taire ? Point, il est mal-aisé de dresser une pensée, mais si conforme à une pente naturelle et commode de jeter un pavé à la statue, surtout si elle n'est qu'à l'état d'ébauche ; tant de rires serviles (ou jaloux, mais l'effet est le même) pour qui la fait voler en éclats. Elle serait peut-être tombée seule, mais sans *Schadenfreude*^a. Rien n'est facilement esthétique comme un démolisseur.

24/11/41

Le faciès de la profonde et dure réflexion est identique à celui de l'abrutissement.

Le personnage de Racine parle souvent de lui à la troisième personne (Néron, Junie) : jamais celui de Corneille. Besoin de se détacher de son moi, de le camper dans l'espace, et de le considérer penser et agir, en spectateur ; il espère par là voir surgir clairement les motifs qu'il ne pouvait établir dans une personnalité passionnée. Le héros Cornélien s'analyse commodément : son moi est un champ clos, une lice pratique qui oblige les arguments à se combattre loyalement. Pour voir clair, il se tourne en lui-même, sûr de la lumière.

25/11/41

Des Esseintes a son orgue à bouche^b ; je voudrais un bar d'encres de toutes couleurs, non tellement pour en traduire des pensées violettes ou bleu des mers du Sud, mais pour

a. Joie provoquée par le malheur d'autrui.

b. Voir J.-K. Huysmans, *À Rebours*. Ce roman est à l'origine de l'invention de l'orgue à parfums.

des sortes de camaïeux. Je préfère les encres à l'aquarelle ou la gouache, pour leur franchise, la plénitude claire de l'effet cherché, même au sacrifice des nuances. L'art des teintes plates n'est point si négligeable, et comporte un louable dédain de faciles effets d'ombre.

Aime-t-on les échecs parce qu'ils rappellent la stratégie militaire, ou inversement ? Pourquoi tant de boutiquiers déplacent-ils de petits drapeaux sur des cartes, à la lecture des communiqués ? Illusion du commandement, ou griserie d'une puissance qui jongle des obstacles chétifs d'une géographie simplement théorique, ou encore le goût de la simplification, de la synthèse à outrance, (drapeau carré = *Panzerdivision*^a, losange = infanterie), ou peut-être vulgaire puérité (mais après tout, ce terme n'est qu'un échappatoire : puérité n'est pas synonyme d'absence de profondeur.).

1/12/41

Je relis les notes de français de mes élèves et demeure stupéfait des propos qu'ils me font tenir ; des affirmations ténébreuses (« La scène nous pèse, c'est ce qu'on peut appeler l'équation »), des paradoxes d'un cynisme ou d'une audace incroyables. De façon générale, ce que j'appellerai un coefficient de grossissement, qui s'exerce surtout dans le sens de la déformation. Quel en est le « pourquoi » ? L'esprit simple simplifie, c'est-à-dire déforme et fausse. Il est vrai que le subtil se perd dans les complexités qui se subdivisent à l'infini. Et je récusé l'inepte : *in medio stat virtus* (ou *veritas*)^b.

a. Division blindée.

b. La vertu (ou la vérité) se tient éloignée des extrêmes.

Il est peu de mots aussi galvaudés que celui de devoir (sans parler, bien entendu, de ceux des élèves).

Un dentiste professeur Goudron^a qui jouerait d'un clavier où chaque note exciterait directement le nerf d'une dent distincte. Doux programme d'accord subtils ou de gammes étincelantes.

Je ne suis pas mécontent que mes pensées soient irrégulières et intermittentes. Ne pas devenir comme une bonne pondeuse à l'œuf quotidien, voire Victor Hugo et ses quatre-vingt vers de chaque matin. Le raisonnement de Jacques d'Arnoux^b sur la musique ne vaut rien, malgré la naïve conviction qu'il en tire ; il est identique au syllogisme par lequel Chapelain^c se nomme le premier poète du siècle et de la liste des pensions.

Le barrage est une des rares créations industrielles qui soit d'une esthétique indiscutable : il a fallu le néant baveux, l'ineptie chevrotante d'Henri Bordeaux, pour partir en guerre contre, et, le pire, sous des prétextes sentimentaux, bonnes gens ; le cœur, comme il dit, en ouvrant tout grand le robinet tiédasse et glaireux de ses adultères « dans le monde ».

Définition de Jacques : « J'appelle *bourgeois* tous les boutiquiers ». Cela me semble serrer de très près la vérité (peut-être parce que je ne m'y trouve pas compris).

J'en viendrai peut-être, comme Richepin, à écrire *mes jambes* en marge de mes « manuscrits », à intervalles réguliers. Pas question d'une comparaison vaniteuse (et même ainsi il n'y aurait pas de quoi), mais utilité réelle.

a. Voir Edgar Allan Poe, *Le Système du docteur Goudron et du professeur Plume*.

b. Aviateur et écrivain français (1896-1980). Dans *Paroles d'un revenant* (1925), ce rescapé de la Grande Guerre met la musique au premier rang de la hiérarchie des arts.

c. Jean Chapelain (1595-1674), membre fondateur de l'*Académie française*.

5/12/41

Plus le robot est complexe dans ses actes, plus il semble rustique et décevant dans son mécanisme fondamental. Le joueur d'échecs de Torrès y Quevedo est typique : il gagne infailliblement la partie des huit reines, mais à l'intérieur, ce ne sont que des réglettes de cuivre couissant sous des balais de contact. Le *tide-predictor* de Kelvin ? Une ficelle qui passe sur des séries de poulies à contrepoids. Le chariot endomécanique de Dussaud ? Une bande de papier perforé. La machine à résoudre les intégrales ? Une série de cames. L'automatisme se rapprocherait donc du processus mental dans la mesure où il simplifierait son comportement, où les diverses opérations de l'esprit seraient représentées par une série de mécanismes homothétiques en épuisant les possibilités ; le tout d'une simplicité apparente qui étonne ou déçoit, peut-être parce que le génie consiste à voir un excès de logique, trop proche du commun pour que celui-là songe à le regarder. L'inventeur serait un myope, perspicace par sa myopie qui le force à regarder de près.

8/12/41

Pierre Chatel ou le désintoxiqué malgré lui ; devenu sobre et vertueux par nécessité, il passe ses heures à scier galamment du bois pour son épouse. Jauffret^a lui attribuerait probablement plus de mérite et plus réel que si ce fût volontaire.

La guerre entre le Japon et l'Amérique était pour moi peu attendue ; comme en 39, je me suis laissé surprendre, pour avoir pensé jusqu'au bout qu'il s'agissait de bluff et de poker. J'aurais pourtant dû faire une réflexion aisée : qui bluffe doit soutenir son jeu par des actes qui, même point

a. Collègue de Pierre au Lycée Champollion.

sincères, n'en sont pas moins positifs ; le moment arrive vite où le poids des actes déclenchés amène automatiquement la décision, plus forte que la volonté des fantoches et leurs roueries trop subtiles. Même processus déjà en 1914. La dépêche d'Ems fut une exception, et même après l'avoir rédigée, Bismarck est allé dîner ; le jeu était désormais lancé et sa personne inutile.

12/12/41

Il m'arrive de temps en temps des incidents que je prendrais pour des rêves et dont je reste en état de doute un peu désagréable. Goetz entre en classe, ôte son manteau, et paraît revêtu d'un tablier féminin, bleu pâle, brodé au bord de grosse laine rouge. Aussitôt, il est vrai, il l'enlève, mais le plus étonnant est que personne, moi excepté, n'en semble surpris.

L'athlète est supérieur parce qu'il sait utiliser tout son corps dans le mouvement qu'il accomplit. D'où vient alors que le débutant écrit avec tous ses muscles, quand l'expert limite ses efforts aux doigts et à quelques muscles du poignet ?

Attirance instinctive pour la cotation et le palmarès : il serait tentant d'établir une échelle des souffrances, comme des difficultés alpines. Satisfaction de placer les engelures au 2ème degré et les rages de dents au 4ème. Et quelle fierté pour les grands navrés de discuter savamment du 6ème supérieur.

14/12/41

Foule énorme devant le hall du P.D.^a Sûrement une grave nouvelle politique ? Un tournant inattendu d'une des

a. *Le Petit Dauphinois* (septembre 1939 — août 1944). Avec l'arrivée

guerres ? Fi donc, Monsieur, nous regardons l'affichage des derniers résultats sportifs. (sans songer qu'ils pourraient être, un jour prochain, vraiment et proprement les derniers).

Plus un gaillard est matérialiste et matérialisant, plus il a une confiance obstinée et toujours renaissante dans les « prophéties » (v.g. Roux)^a, qui seraient poutant mieux nommées postphéties, étant trop sottes pour recevoir un nom vraiment forgé sur le grec. Et l'on rabâche à longueur de journée que le Français est cartésien par excellence ! « Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie que je ne la connusse évidemment telle »^b.

16/12/41

Il est coutume et de bon ton d'approuver Montaigne et de s'indigner contre Rabelais, dans la « querelle pédagogique » si artificiellement créée entre eux. Si le premier a la faveur de la majorité, voire de la totalité, c'est simplement parce qu'il présente une solution confortable et de tout repos ; il est si facile de se targuer d'une tête bien faite, alors que preuve tangible est exigée de l'homme à la tête bien remplie. La méthode de Rabelais est impossible, mais bien sympathique ; tant de gens qui tympanisent Montaigne, pour n'y voir qu'un répertoire de jolis vocables et de termes indolents à parer leur paresse. Je déteste la fausse image du mol oreiller, quitte à apprécier par contraste Descartes et son doute constructeur. Mon moi s'irrite constam-

au pouvoir du Maréchal Pétain, il participe au contrôle de l'information par l'autorité occupante. Suspendu par les autorités issues de la Résistance, il est remplacé par *Le Dauphiné Libéré* en septembre 1945.

a. *verbi gratia* ('par exemple') Pierre Roux, éditeur des prophéties de Nostradamus (1556) (?)

b. Première règle du *Discours de la méthode* (2ème partie).

ment contre celui de Montaigne, plus encore que pour Stendhal.

George^a et ses trois M, sa déférence réceptive pour tout écrit de Mounier, Madaule ou Maritain. « Tout message sur le plan spirituel de ces gens-là lui paraît essentiel, consacrant la primauté de l'esprit dans le moule formel où il consacre son activité ». Autrement dit, un garçon intelligent peut se laisser séduire par quelques termes jargonnés, par un *βομβαλοβμβαξ*^b philosophique. Non du snobisme, mais le réflexe qui fait lécher à la fourmi le sucre enduit de liqueur de Fowler.

20/12/41

Dégoût croissant pour les discussions, qui, aussi bien, ne peuvent désormais aboutir à rien, sinon la violence. Mes collègues et moi n'évoluons plus sur le même plan. J'ai gardé de vieilles habitudes de poser les problèmes et d'analyser leurs parties, mais au moment où je m'imagine être logique, ils me regardent avec étonnement, pitié ou réprobation ; ils s'estiment apparemment les dépositaires de la vérité absolue, et leur conviction est si robuste, d'une pièce, que je me prends à douter. Non tant des solutions discutées, que des méthodes, et du fonctionnement même de mon esprit. Suis-je sot, ou au contraire, si bien dépourvu de préjugés ou d'enthousiasmes que j'en arrive à raisonner trop froidement ? Ils pensent que je ne suis pas patriote, ils ont peut-être raison. J'aurais accepté de mourir pendant la guerre, mais je me sens incapable de prendre à mon compte les déclarations de Jaubert, par exemple, qui « consent à crever de faim, pourvu que les Boches s'en aillent ». Ou il

a. Collègue de Pierre au Lycée Champollion.

b. (Onomatopée) : Bourdonnement



3. Extrait d'un livre récent, « Sous l'oeil de l'occupant », qui rassemble et commente des photos prises par la propagande allemande.

vaut mieux que moi, ou il est moins franc, ou il faut vraiment croire que son patriotisme est d'essence supérieure au mien.

La stupidité fondamentale de la guerre éclate dans les incidents quotidiens : le Honduras entre en guerre contre la Roumanie, la république de Costa-Rica fait de même pour la Bulgarie ! Personne ne hausse les épaules, point de ricanement universel qui marque un commencement de compréhension. Non, rien que des experts, graves et dédaigneux comme des ânes, qui ajoutent solennellement de nouveaux facteurs à leurs additions d'équilibres de forces. Il me semble être le seul des gens de ma connaissance à estimer que la guerre est un non-sens absolu.

28/12/41

Toujours le point de vue du technicien : « Au Dogger Bank^a le Seydlitz^b encaissa correctement un coup de 380 qui mit le feu aux poudres, et fut réduit, au prix de l'armement des deux tourelles arrière, en noyant la soute en question ». Et le point de vue de l'usager (si j'ose dire), décrit par Plivier ans *Les Galériens du Kaiser* : les ouvriers de l'arsenal entrant dans les tourelles César et Dora, tous les servants figés debout à leur poste, et tombés en cendres carbonisée au moindre contact. D'où vient que l'usager n'ait jamais son mot à dire, ou ne sache le dire en temps opportun ?

Les croquis architecturaux d'Umbdenstock^c me jouent toujours le même tour que le tableau moderne à Martin Eden. De près, il n'y a plus rien que tromperie qu'on serait même tenté de qualifier de tricherie : informe gribouillis. Peut-on vraiment y trouver un manque d'honnêteté, du moins pour moi — mais mon respect pour la minutie n'est pas forcément artistique. Cf. Terburg^d.

2/1/42

Aucune émotions spéciale à passer d'une année à l'autre, soit parce que la mienne commence en fait avec la scolaire, soit que ce ne soit pas un chiffre marquant, comme

a. Première grande bataille navale de la guerre de 1914–1918 entre Anglais et Allemands, le 23 janvier 1915. La déroute des Allemands aurait été complète sans les faiblesse du système de communication des Anglais.

b. Croiseur de bataille allemand, qui participa encore à la bataille navale du Jutland.

c. Gustave Umbdenstock (1866-1940), un des acteurs les plus actifs du débat architectural de l'entre-deux-guerres. Son *Cours d'architecture* à l'École Polytechnique était paru en 1930.

d. i.e. Gerard Ter Borg, peintre de l'Âge d'Or hollandais.

le serait ou le sera la marque trop nette, hélas, que je passerai le jour de mes trente ans. Et ce fut, malgré tout, une année de repliement que nous trouverons pas mal satisfaisant de définir en répondant, comme l'autre^a : « J'ai vécu ».

Autant en emporte le vent a, pour moi, un goût déjà connu : j'y trouve beaucoup de *La Foire aux Vanités*, et un peu de *Martin Eden*. La scène finale entre Scarlett et Rhett, est le calque de la scène finale entre Martin et Ruth. D'ailleurs, une intrigue trop chargée révèle toujours de la faiblesse : le livre a plus de 800 pages, mais il y faut comme ingrédients outre une guerre complète, que Scarlett épouse trois hommes dont elle a trois enfants, sans compter une fausse couche.

Attitude logique, mais qui me semble déconcertante et à mes antipodes :

*From too much hope of living
From hope and fear set free
We thank with brief thanksgiving
Whatever gods may be,
That no life lives for ever ;
That dead men rise up never ;
That even the weariest river
Winds somewhere safe to sea^b.*

À défaut de toute croyance, peut-être serai-je toujours retenu par l'intérêt ou l'agrément qu'offrent les menus faits de la vie quotidienne. Qui espère de grandes joies risque bien de n'en rencontrer jamais ; et pourtant, cette espérance même ne serait-elle pas, à elle seule, la plus grande des joies ?

a. Emmanuel Sieyès (1748-1836), homme d'église et homme d'état, surnommé par Robespierre « la Taupe de la Révolution ». Lorsqu'on lui demanda ce qu'il avait fait pendant la Terreur, il répondit : « J'ai vécu ».

b. Algernon Charles Swinburne (1837-1909), *The Garden of Proserpine* (1866).



4. 1940 : Le bureau du Groupe d'Exploitation à Annemasse en 1940.

2/1/42

Ce n'était vraiment pas une mauvaise équipe que celle du bureau du G.E. du S.D.R^a : les composants avaient leurs défauts, mais il est peu courant de voir réunis des gens aussi durs au travail consciencieux que Jacquet, Ballet, Lebout et Trayaud. Chacun, à sa façon, et à côté de lacunes évidentes, manifestait des qualités d'homme. Je n'ai guère connu de personnalité aussi rude, de caractère qui soit d'un vrai chef avec une telle évidence, une telle véhémence que Jacquet. Le fameux jour de la quête des parachutistes, je suis parti, au fond, surtout parce qu'il m'a regardé ; je vois encore le moment dans le couloir du bureau, où chacun choisissait son parti : Garagnon lancé en avant, ce jour-là, par un irrésistible démon intérieur, Lebout toujours décidé comme un Bull-dog, Sauret, Ballet et Tayraud qui « aimaient mieux

a. Sigle du bureau d'intendance où Pierre travaillait en 1940.

rester pour garder le bureau ». J'hésitais, quand j'ai enregistré le coup d'œil de Jacquet, non de reproche, ni tout-à-fait d'encouragement, plutôt une façon de rappeler que c'était un moment crucial, un premier test où chacun avait la possibilité de faire le bon choix, de ne pas laisser passer sa chance, et que lui, Jacquet, servait de témoin attentif, quasi d'arbitre. Cette affaire est restée un des [seuls] souvenirs qui me satisfassent ; évidemment, *desinit in piscem*^a, mais j'ai eu quand même ma part de mérite — dont je suis fier, je le reconnais aisément — puisque chacun croyait au danger. J'ai même eu la satisfaction d'aller plus loin que Jacquet, resté au village, plus loin que ce ridicule petit aspirant qui avait perdu tout contrôle de ses nerfs et de son sifflet. Garagnon est allé le plus loin de tous, mais je ne l'ai pas lâché d'une semelle. Autrement dit, je manque d'initiative, même en matière de courage, mais il me semble que, à condition de prendre un départ immédiat, je puis suivre celui qui va le plus loin : pas aussi bien, probablement, mais peut-être aussi loin. Dieu veuille que j'en sois vraiment capable, si l'événement survient.

8/1/42

« Fichu, mon cher, mais la redoute est prise »^b. Et les manuels de solliciter notre admiration enthousiaste pour ce beau mot d'auteur. Et pourtant, à tout bien considérer, la redoute valait-elle la peine, tant de peine ? On trouve naturel de mettre en balance quelques mètres carrés de terrain de Crimée, et la mort d'un colonel (sans compter

a. Elle a fini en queue de poisson.

b. « — Colonel, lui dis-je êtes-vous grièvement blessé ? — F..., mon cher, mais la redoute est prise ! » (Prosper Mérimée, *L'enlèvement de la redoute*, 1929). Nouvelle inspirée d'un événement réel, la prise de la redoute de Chevardino, pendant la campagne de Russie (1812).

celle ou plutôt celles d'un bon nombre de soldats russes et français). Et, ce qui est plus fort, tous trouvent naturel, indiscutable, que la balance penche du côté de la redoute ; le contraire semble impensable, voire scandaleux. Il est des cas où je finirais par suivre Montaigne, pour qui n'existe aucune idée qui vaille la peine de tuer un homme, et peut-être aucune qui vaille la peine qu'on meure pour elle. Malheureusement, avant cette guerre, le pacifisme a été rendu ridicule, méprisable, odieux même, par des aigrefins ou des lâches qui en ont fait un commode *labarum*^a.

11/1/42

Je suis toujours émerveillé de la foisonnante richesse des anciens Noël : en nombre illimité, allègres, guillerets, bondissants, même en mineur. Puis la veine s'est tarie : nous avons perdu le sens de la fête gaie ; le mot même est souvent remplacé par celui de solennité qui en marque bien l'aspect figé, dorure poussiéreuse, ennui imposant et rituel. Pis encore, un musicien actuel qui écrit un Noël fera sans doute, comme Debussy en 1917, *Le Noël des Petits Enfants qui n'ont plus de maison*. En arriver à leur faire dire : « Ils ont tout pris, punissez-les ».

Voilà donc mes vingt-neuf ans : mais aucune des réflexions rituelles ne me vient à l'esprit. J'en suis encore à l'âge où un an paraît un espace assez respectable, et je songe que j'ai encore un an avant d'atteindre la pénible trentaine, et d'en mélancoliser. Surtout, dans la somme des malheurs du monde présent, mon bonheur — actuel — me paraît si énorme, presque insolent, qu'il me semble déplacé de philosopher, le nez long d'une aune, sur une année de

a. Bannière. À l'origine, étendard militaire adopté par Constantin le Grand, combinant le Christogramme XP (Chi-Rho).

plus. (Ironie, pourtant, de l'époque où j'opinais gravement du bonnet quand les journaux parlaient du vieux Thil^a et de ses 31 ans).

Ce ridicule Dominicain et la fausseté théâtrale (je me console de la faute d'orthographe en songeant quelle trahit l'helléniste de métier) de ses intonations. Le « Qu'il soit anathème ! » du Concile de Trente, lancé comme le ferait un mauvais cabotin dans le rôle de Torquemada.

15/1/42

Tout le temps que je lis Michelet, je ne puis m'empêcher de me le représenter comme « ce petit vieillard criquet » dont parlent les Goncourt, et, à elle seule, cette image me gêne beaucoup pour le prendre au sérieux. Je ne comprends pas, non plus, cette défense de faire paraître son *Journal* avant 1950. Ou posthume, ou pas du tout. On dirait qu'il se cherche des effets de publicité, même pour le siècle suivant.

Il est excellent de se poser en mystificateur patenté, de se forger une réputation de pince-sans-rire. Il est des pages de Mérimée où je pense voir son humour, son pastiche du mauvais romantisme ou son goût de se moquer de son lecteur. Mais, au deuxième temps de la réflexion, j'en viens à me demander si je ne fais pas trop subtil, et si cette description de Miss Nevil^b, par exemple, n'est pas mauvaise avec conviction et sérieux. De même, la bêtise de l'homme « profond » passe pour de la profondeur au carré.

J'en suis arrivé — ou resté — à cette idée (dont la fausseté est fort possible) qu'un roman l'est, à condition qu'il se passe quelque chose. Je lis *Finch Whiteoak*, de Mazo de la

a. Probablement Marcel Thil, boxeur français né en 1904.

b. Personnage de *Colomba*.

Roche, et je reste irrité un peu, ou déçu, et en tout cas incomplètement admiratif : d'autant qu'on nous intitule cela, je crois, histoire d'une famille. Mais, disent les autres, une histoire n'est pas forcément faite d'histoires. D'autre part, je n'ai appris qu'une fois le livre fini que l'auteur en était une femme. Sans l'avoir deviné, je trouvais dans tous les caractères une inconsistance qui m'étonnait, jointe à une conception assez bizarre de la musique. Pourtant, nouvelle occasion de constater que je suis plus difficile ou moins souvent porté à admirer que mes collègues : remarque déjà faite à propos de *Moby Dick*, *Christine Lavransdatter*^a, *La maison sous la mer*^b, and so on.

18/1/42

Je finis l'*Histoire de France* de Michelet, après son *Histoire de Rome* et son autobiographie, et j'en conclus sans hésiter que c'est une de ces fausses gloires qui ne méritent même pas qu'on les déboulonne. Quelle sottise, quel sectarisme ou quelle incompréhension ont-elles pu hisser ce primaire rageur (tout agrégé qu'il était) sur un piédestal ? Je m'attendais à trouver une histoire partielle, et ce n'était pas pour me déplaire, mais non pas cette compilation bourrée d'erreurs (sur la première croisade, par exemple), et ennuyeuse, malgré son allure de mauvaise image d'Épinal. Il n'a rien compris à Rabelais, rien à Voltaire, rien à Louis XVI, rien à rien. Plusieurs passages touchent à l'ineptie, en particulier son jugement sur l'art gothique à propos de Brunelleschi. Ses non-sens sont rendus encore plus sots, incapables même d'être irritants, par ce ton prophétique qu'il affectionne et dont il se gargarise.

a. Trilogie romanesque par Sigrid Undset (1920-1922).

b. De Paul Vialar (1941).

« Vos réflexions, Monsieur, ne portent que sur des questions secondaires de littérature, alors qu'il est tant de problèmes vitaux ; votre intellectualisme reste stérile, alors qu'il doit affirmer sa primauté par des messages, des témoignages » — *and so on*. Il serait trop facile que je me donne les goûts de réfuter une objection soulevée par moi. Mais quoi, vaut-il pas mieux que d'épiloguer sententieusement sur les buts de guerre de Staline, ou même le rationnement ? Cet éternel défaut des Français qui croient changer la face de Sirius, suivant que leur petite opinion — trop pantouflards qu'ils sont pour engager leur propre personne dans l'affaire — est pour ou contre de Gaulle. On s'est tant moqué de *La Confession d'un Enfant du siècle*^a et de sa naïveté à « se jeter dans l'affreuse mer de l'action sans but ». Et c'était moins ridicule, vraiment, que cette impuissance bafouillante décorée de beaux noms : courageuse opposition au régime, adhésion enthousiaste à la Révolution Nationale ; alternativement, ou, aussi bien, pour la même attitude. À si peu près !

Humour populaire, rare et savoureux. Ce grand diable en cuir chez le buraliste : « Chocolat pour les J3 ! Et nous, on n'a pas droit à une barre ? On a pourtant été bien sages ».

22/1/42

« Comment cela s'appelle-t-il quand tout est perdu ? — Femme Narsès, cela s'appelle l'aurore »^b.

Je doute que Renan eût gardé son point de vue de Sirius^c, si les contingences en étaient venues jusqu'au point de rationner ses repas et de faire quelque peu tomber de

a. Alfred de Musset (1836).

b. Dernière réplique d'*Électre* de Giraudoux.

c. « Quand on se place au point de vue du système solaire nos révolutions ont à peine l'amplitude de mouvements d'atomes. Du point

cette philosophique et confortable bedaine. Il est savoureux d'entendre ce gras personnage proclamer du fond de son fauteuil rembourré qu'après tout la vérité est peut-être triste. Et ce style onctueux ! À côté de lui, Léon Bloy devient sympathique, comme d'un séjour à Renan sur Marne.

Fascicule de propagande sur l'armée nouvelle : au milieu, en bonne place, photo d'un cimetière militaire, d'apparence confortable, avec des croix d'un garde-à-vous impeccable. Sans doute est-ce considéré comme l'argument décisif — je n'ose dire massue — pour les candidats à l'engagement ?

On a souvent tort de lire une biographie : voilà Dante Gabriel Rossetti dépouillé pour moi de son halo prestigieux ; un velléitaire bavard — même en poésie, même dans *La Damoselle élue* — qui trompe Béatrice et se dispute si aimablement avec elle qu'elle s'expédie au laudanum. Contraste presque comique, évidemment, avec Beata Beatrix.

26/1/42

Au routier qui prend son départ, il est donné une hachette avec cette recommandation : « Si la route te manque, fais-la ».

Le plus cruel pour les parents du petit enfant malade^a est ce regard qu'il leur lance : appel à l'explication et à la guérison, reproche étonné de ne pas les recevoir aussitôt, de voir ces gens si puissants rester incapables de rien faire. Du coup, les pauvres parents ne songent plus à leur appétit, ce qui semblait impossible actuellement.

Goethe répétait que les guerres prendraient fin le jour où tous les peuples seront sages et tous les gouvernements

de vue de Sirius, c'est moins encore. Du point de vue de l'infini, c'est rien. » (Ernest Renan, Lettre à M. Berthelot, 31 décembre 1886).

a. Olivier, troisième enfant de Pierre.

intelligents. Et tous d'admirer la profondeur de l'Olympien de Weimar. Tant il est vrai que tant de Lapalissades sont enregistrées avec soin et admirées officiellement si elles éclosent d'un génie patenté.

30/1/42

Il est très remarquable qu'aucun des radiologues atteints de dermite n'ait consenti à interrompre ses expériences, pour garder sa santé et voir cesser l'affreuse série de ses souffrances et de ses opérations. Je pense à Dods (je crois)^a qui passait toutes ses nuits à arpenter son laboratoire de long en large, soutenant sa main brûlée, au-dessus de sa tête, avec son autre main. Ces tortures, cet incessant dépeçage opératoire furent par eux librement consentis. Cela compense bien la veulerie et la crapule de quelques millions d'hommes.

Tel ferait des gorges chaudes, à supposer qu'il le connût, du « talisman » de Pascal, qui conserve, religieusement dactylographiée et pliée dans son portefeuille, la prophétie de l'Antéchrist, où se joue toute une basse-cour : léopard, coq, aigle blanc ou noir. Non content de sa conviction, il passe sans hésiter au prosélytisme et y ajoute froidement, mais après coup, des détails destinés à emporter la créance. J'en viens à penser que Voltaire devait probablement être partisan solide de maintes superstitions.

1/2/42

Déformation professionnelle ou manie de classification qui me pousse à tout cataloguer, par réflexe : je lis *L'Araigne*,

a. Walter James Dodd (1869-1916), médecin et radiologue américain.

de Troyat, pour y reconnaître automatiquement un complexe [d']Électre avec autopunition sadomasochiste. Et je finis par me demander si, de façon générale, l'auteur ne construit pas méthodiquement son personnage, à partir de l'idée initiale de ce complexe, par exemple, au lieu d'en avoir une vision globale et intuitive qu'il s'efforce de cerner par approximations successives ; autrement dit s'il ne fait pas la synthèse de son héros, plutôt que l'analyse. À ce compte, je pourrais me rengorger et soutenir — c'est la prétention ordinaire des professeurs — que je refais en sens inverse le travail de création accompli par l'écrivain. J'y trouve un fort argument dans l'essai d'Edgar Poë sur la philosophie de la composition. D'ailleurs, il est décevant de ramener le roman à une gamme de procédés définis : le talent est réduit à leur emploi plus ou moins habile. Dans *L'Araigne*, moyens classiques : notation d'états fiévreux ou nauséeux, sueurs aigres, haleines fétides, etc... *leitmotiv* de la phrase du roman policier. Adroit, mais artificiel. Une trouvaille : les orteils carminés de Marie-Claude qui lèvent « inexplicablement » le dernier scrupule de Vigneral. Médiocrité du passage sur le bébé, qui n'est que du sous-produit de Huysmans.

En architecture, la prédominance des lignes ascendantes est pour moi un véritable besoin. J'aime la façade de Reims, ou Notre-Dame du Raincy ou même une tour gratte-ciel de Ralph Walker ; mes yeux n'ont de repos que dans l'élan vertical, ce qui est tout-à-fait illogique.

D'Aubigné, protestant, mais loin du jansénisme :

« Dieu veut que son image en nos cœurs soit
 empreinte,
 Être craint par amour et non aimé par crainte. »

Je songe à ce petit dessin de Kus^a, à l'encre bleue, carré,

a. Henri Lecarme.

un petit cul-de-lampe, et pourtant d'une facture sans minuties : une cour de lycée sous la neige, et en gros premier plan le tronc d'un platane à la fourche chargée de blanc. C'était plein d'infinie tristesse, avec une vraie science, déjà, de la stylisation. Mais voilà, fait en passant, puis oublié sous un tiroir au milieu d'une liasse de poèmes ou de petits essais de prose. Tous ces dons négligés, sans même le regret d'y songer quelquefois.

2/2/42

« Mon opinion, dit Montaigne, est qu'il faut se prêter à autrui et ne se donner qu'à soi-même ». Je lui trouverais volontiers raison, dans ce qui peut difficilement être qualifié d'égoïsme. Ce serait l'être bien peu, déjà, que l'être d'une telle façon.

Qui va à la recherche de ses idées doit souvent les saisir par surprise. Elles papillonnent en nombre honorable, mais le pinceau lumineux de la concentration les disperse mécaniquement, comme par cette fameuse force de pression des ondes lumineuses. Or, les rares idées vraiment personnelles sont de contour indécis, floues et fuyantes, si bien qu'elles sont les premières à s'effacer pour qui veut les fixer. D'où cet état de stupeur intermittente qui caractérise la recherche intellectuelle, moments où l'attention passive attend, dans un guet quasi machinal qu'une idée se familiarise et s'avance assez près de la lumière pour être identifiée, au moins dans ses lignes générales.

Curieuse accoutumance du métier : les quarante regards d'une classe constamment fixés sur moi me font aussi peu d'effet que si je me trouvais devant deux tonnes et demi de matière albumineuse, mais dépourvue de sentiment. Même pas gêné par le sentiment que ma cravate pourrait être de travers ; et pourtant je n'oublie pas l'obsession de ce col



5. *Pierre et sa classe au lycée Champollion.*

peut-être mal boutonné quand mes treize ans allaient pour la première fois en soirée au quintette d'instruments à vent.

Je voudrais — mais le pourrais-je ? — un jour analyser cet envoûtement sur moi des Trois-Évêchés. Kipling, un homme des plats pays pourtant, a compris cette toute-puissante magie de la montagne. Quelques lignes sur la paix de Shamlegh suffisent à en donner la nostalgie, et seul un fils du charme a pu écrire le miracle de Poonam Baghat. Comment l'enchantement a-t-il commencé chez nous ? Je songe presque à l'origine d'un mythe ou d'un nouveau thème



6. *Les Trois Évêchés vus du sommet sud de Séolane.*

d'évasion : récits fabuleux d'Arnaud, folklore de l'abbé Richaud, Jacques l'instigateur, Kus qui en fit la saga. Je fus conquis, non point par les stéréos d'ailleurs médiocres, mais par l'accent d'épopés que mon enfance prêtait à leurs dialogues nocturnes, à leurs départs hasardeux, à leurs retours soucieux et comblés : la quête du Serre de Laou, et sa découverte surnaturelle dans un trou de brouillard, le labeur de la Sèche, la gloire de Séolane, les terreurs du Tromas et l'affreuse attirance du ravin de Malevesse. Puis furent repoussés ceux qui n'avaient point l'état de grâce : François le passeur de cols, et Paule^a qu'une chiquenaude du Tromas mit hors de combat. Je fus conquis aussi par mes deux premières visions : surnaturelle mer de nuages bleue de lune, ce « Franck exaucé »^b, puis la montée de rêve vers l'arête

a. Oncle et tante maternels de Pierre, derniers nés de la fratrie Colomb de Digne.

b. Peut-être une allusion aux *Béatitudes* de César Franck.

grise d'où fusaient des nuages blancs, comme une éruption fantômatique, et la découverte pressentie d'un monde perdu, derrière le mur de grès qui terminait la pente schisteuse.

6/2/42

Weierstrass^a découvrit une courbe fermée à laquelle on ne pouvait mener de tangente en aucun point^b. Une telle notion me vexe profondément, parce qu'elle échappe naturellement à l'intuition, et pare que je sais trop bien que je serai à jamais incapable de la saisir mathématiquement. Il n'est que trop vrai qu'il n'existe pas ici de « voie royale ».

Théorie de Jauffret : le national socialisme organise rationnellement la production ; l'Allemand, le Japonais arrivent par conséquent à un rendement optimum, ce sont des termites supérieurs. Les peuples incomplètement christianisés, comme les Français, restent loin en arrière, ne donnent qu'une force 'f' contre 'F' pour les termites. Mais le chrétien vrai, par son héroïsme, surpasse même le termite ; sa sainteté lui donne la charité et, secondairement, lui permet, sur le terrain rendement, de devenir un super-termite.

7/2/42

Danger du marché noir : ces continuelles réflexions devant les enfants leur enseignent, malgré tout, que la règle

a. Karl Weierstrass, mathématicien allemand (1815-1897), père de l'analyse mathématique.

b. La formulation algébrique est celle d'une fonction continue partout et dérivable nulle part. La courbe correspondante n'est pas fermée.



7. *Philippe, Olivier et Jacqueline vers 1942.*

est considérée comme injuste, faite pour être raillée et tournée. Il est impossible, en pratique, de ne pas agir de la sorte, mais cela reste vraiment une leçon de malhonnêteté.

8/2/42

Je renonce à lire, même en diagonale, *Fontaine* de Morgan. Lewis a beau écrire une histoire du sentiment religieux, et réaliser, à ses dires, la perfection de l'amour platonique, en définitive, il se contente de vivre confortable et paisible dans une douillette Hollande, pendant que ses camarades inférieurs s'évadent en Angleterre pour combattre de nouveau, et à cocufier banalement Marwitz, cet Allemand assez sot pour se faire démolir à la guerre. Je me refuse à suivre Morgan dans la béate admiration qu'il a pour son héros ; le roi Marc a toujours eu toute ma sympathie,

et j'ai horreur des coucheries mystico-philosophiques. Zola est plus propre.

16/2/42

Molière et ses trois variations sur le thème du dépit amoureux, avec cette habileté mathématique ou musicale à tout renouveler par l'habile maniement des mêmes facteurs. Même si ce n'est pas nécessaire à l'action, pour le plaisir technique et pour la joie de l'auditeur, comme la cadence dans un concerto.

En être venu, comme nous y sommes tous, à considérer les heures des repas comme les plus importantes de la journée, à jauger machinalement la portion dont se sert le voisin, à se réjouir de mastiquer quelque chose de plus qu'autrui, tout cela démontre largement que le premier mouvement, qui traduit le fond de la nature, trahit aussi son fond mauvais.

Le jour viendra où les Japonais débarqueront en Angleterre, ne serait-ce que pour nous enseigner la géographie, pour utiliser une technique devenue sans emploi dans l'Extrême Orient, ou pour justifier les prédictions du vieil homme ^a.

J'ai rêvé que, la fin du monde survenant, le P.D. ^b ne pourrait l'annoncer par un titre qui fût mieux que de remplir le format du journal. Mesquinerie imposée par les contingences et qui, mise en présence d'un cataclysme cosmique, reste impuissante à lui faire déborder le format d'un quotidien. C'est rejoindre, par force, le point de vue de Sirius. D'ailleurs cette déficience symbolise bien celle de nos

a. (Philippe) : ça faisait partie des allusions échangées avec Oncle Maurice. Il s'agissait de leur prof d'histoire de Khâgne.

b. *Le Petit Dauphinois*.

esprits : dépassés par la grandeur et par la somme des événements actuels, ils ne peuvent plus que piétiner dans le cercle médiocre de leurs occupations ou préoccupations quotidiennes. *Usque ad mortem*^a.

22/2/42

J'enseigne doctoralement les règles d'emploi du réfléchi, je les indique comme absolues et définitives à des élèves soumis. Cependant elles ne sont guère que théoriques, les meilleurs auteurs ne les respectent guère, de nombreux exemples les contredisent ; sachant tout cela, je les formule de façon d'autant plus rigide, pour établir une loi pratique qui serve aussi de criterium. Je me demande si certains prêtres ne ressentent pas un tel état d'esprit.

27/2/42

Après l'Antéchrist, le prophète du Touvet, puis l'enfant à double vue de Meylan, puis la tireuse de cartes d'Annecy. Série pénible, comme la bêtise humaine qui l'accepte, la sollicite ou même la commandite. Et ces chaînes toujours commencées par une Américaine et qui doivent faire 13 fois le tour du monde, le gros lot de la Loterie Nationale à qui obéit, mort par accident d'auto au récalcitrant. Quel parc de voitures et quelles douzaines d'existences j'aurais dû consommer, avec le nombre d'âneries que j'ai stoppées.

On s'est largement gaussé des poètes ou des musiciens qui prenaient pour thème l'éveil du printemps : Sinding, Grieg ou Mendelsohn. Qui se sentirait maintenant le cœur de le faire ? Il me prend parfois l'envie de jargonner comme

a. Jusqu'à la mort.

Rosny et de parler de sentiments ataviques ou d'émois ancestraux nés dans le mystère de la nuit des races et la nuit des temps.

1/3/42

Grand plaisir à entendre un orchestre après quelques cinq ans et à retrouver le mordant et la franchise des timbres que ne peut donner le disque ; mais plaisir musical impur, où l'œil séduit a trop de part. À l'audition, *La Valse* de Ravel garde un certain décorum ; à la vision, son aspect de parodie fantaisiste s'impose avec humour, mais peut-être trop.

*Cowards die many times before their deaths ;
The valiant never taste of death but once.
Of all the wonders that I yet have heard,
It seems to me most strange that men should
fear,
Seeing that death, a necessary end,
Will come when it will come*^a.

À propos du *Concerto pour violon* en la : la beauté de Mozart, que je finis par reconnaître, reste pourtant une beauté inhumaine, d'une atmosphère épurée mais glacée, que trace bien le dépouillement de cet orchestre réduit aux cordes, où seule, presque, la flûte est acceptée, et les cuivres réduits à de discrets épisodes, juste pour souligner. Ces longues phrases mélodiques renaissent toujours d'elles-mêmes, d'une liquide mélancolie, mais extraterrestre. Comme je goûte le son humain de Beethoven, par contre, sa conviction pensive, parfois bourrue, ses rythmes cosmiques, même ses coups d'épaule bougons, pour remettre sur le chemin de la vérité et de la joie les hésitants, ses frères comme tous les hommes.

a. Shakespeare, *Julius Caesar*, Acte 2, Scène 2.

8/3/42

D'un événement donné, chacun tire des conclusions contraires dont il renforce des convictions opposées. Le bombardement de Billancourt^a n'a fait qu'accentuer les sympathies ou les antipathies pour les Anglais ou les Allemands. Si le Christ avait fait paraître ce signe dans le ciel que lui réclamaient les Pharisiens, nul n'en aurait été converti : les croyants en auraient à peine renforcé leur adhésion, les autres auraient crié au truquage et seraient devenus plus sceptiques encore.

« *Si scires donum Dei...* »^b dit Jésus à la Samaritaine. Pourquoi faut-il que cela ne puisse se traduire que par cet irréel qui m'a toujours navré ?

Je doute que jamais le cinéma progresse en valeur artistique. Dans son esthétique actuelle, asymptote au néant, il obtient salles comblées et recette optimum ; les commerçants qui le dirigent seraient donc bien sots de s'inquiéter et d'y rechercher une quelconque amélioration. Même raisonnement pour le journal quotidien. Donc, qu'on ne tympanise plus les « nobles ambitions du septième art » (Quels sont donc les six autres ?).

Parce que je lis trop, ou trop vite, ou trop d'ouvrages qui n'en valent pas la peine, je me découvre une incapacité croissante à lire, même pas tous les mots ni toutes les lignes, mais toutes les phrases. Je le déplore, sans guère pouvoir y remédier. L'origine ? Hâte de lire, baisse d'attention, et aussi l'obligation de métier qui consiste à parcourir de longs textes à la recherche d'un paragraphe intéressant,

a. Dans la nuit du 3 mars 1942, l'aviation anglaise lance une importante attaque aérienne contre les usines Renault accusées de travailler pour les Allemands en fabriquant des camions (elles seront à nouveau bombardées en avril 1943 par l'aviation américaine).

b. Si tu connaissais le don de Dieu... (Jean IV, 10).

capable de fournir une version ou un texte de devoir. Excuses relatives, du reste, et je me déclare tous les torts. Mais que faire ?

Faire, un jour où l'envie et le temps s'en présenteront, une liste des fausses gloires de la littérature — que j'estime telles, évidemment ; je n'ai pas la prétention de déboulonner dans l'absolu, outre qu'il me déplâit d'exhiber aux autres mes jugements. Y prendraient place des gaillards comme Michelet, Théophile Gautier, bien d'autres encore. Par contre plusieurs ont du mérite, même si je ne puis le goûter ou le comprendre ; il faudrait un effort sincère pour ne point les y faire entrer, par *Schadenfreude*^a (malgré Thérive^b, le mot me semble intraduisible et doué d'une valeur propre. Ni sadisme, ni joie de déruire ne me paraissent adéquats).

15/3/42

Ce qu'il dit du bilinguisme, langue parlée, langue écrite, est très exact ; la première, paresse ou fatigue ou commodité des rapports courants, s'appauvrit et devient fâcheusement abstraite, avec sa tendance à user de mots à tout faire ; cela me paraît plus grave que le risque croissant d'incorrection. Je dois faire de gros efforts pour réagir ; même en classe, me viennent des formules automatiques et des mots trop généraux. Le seul remède serait de beaucoup écrire, dans une constante recherche des termes propres, voire légèrement précieux, en refusant par système ceux que la mémoire présente les premiers, par réflexe. Ce n'est

a. Joie qu'on tire du malheur d'autrui.

b. Roger Puthoste, dit André Thérive ; critique littéraire au journal *Le Temps*, il publia une série d'essais sur le style (*Querelle de langage*, 1929-1940).

pas du mandarinisme, mais une nécessité absolue de maintenir un niveau honorable d'intelligence. La réflexion elle-même s'exerce par images ou bribes de phrases, sur l'appui branlant d'éléments standard, de termes vagues et non spécialisés.

Messieurs les Cagneux aimaient bien le vieil homme ^a, mais trouvaient de bon ton de se gausser, quand il ressortait ses habituelles prophéties sur le pangermanisme ou les petits Japs. Comiques, également, les critiques contre les deux Napoléon, capables, entre autres plaisanteries, d'avoir réalisé l'unité de l'Allemagne et de l'Italie, sans avoir compris que la France en serait singulièrement remerciée. Et maintenant ? Ne serait-on pas tenté de pondre une emphatique prosopopée sur ta clairvoyance, Ô Heinrich ?

Si j'avais été anglais, je n'aurais jamais voté pour Gladstone : il est de bien mauvais augure pour un Premier d'avoir, comme occupation préférée, l'habitude d'abattre un arbre quotidien ou plus. Détruire si vite un tel acte de bonne volonté, tant de la terre que de l'arbre lui-même, une telle beauté, ce miracle annuel des feuilles, cela me heurte. Il est vrai que je n'aurais pas davantage voté pour Disraeli. D'où je présume que l'électeur, désireux de voter pour un homme qui lui plaise et qu'il apprécie, doit souvent conclure par l'abstention.

26/3/42

Entamé la série des *Causeries du Lundi* : je ne trouve guère à Sainte-Beuve que le mérite, appréciable d'ailleurs, de ne jamais être ennuyeux. C'est avant tout une démonstration trop claire qu'un critique ne doit pas être en même temps auteur ; par jalousie de métier, il porte des jugements

a. Voir plus haut.

ridicules de bassesse sur Lamartine, Chateaubriand, Balzac. Cet homme huileux est faux, mauvais comme la gale. Un freudien s'intéresserait à sa hantise de la coucherie, qui lui fait attaquer avec aigreur la « soi-disant discrétion » de Chateaubriand qui n'a pas voulu parler de ses aventures galantes dans *Les Mémoires d'Outre-Tombe*. Vilain bonhomme, auteur ennuyeux (Ô *Volupté* !), et surtout critique surfait.

Je suis démonté par les déclarations successives de tous les généraux au procès de Riom^a ; ils affirment avec force et unanimité n'avoir remporté que des succès dans leur secteur personnel, avoir tout prévu et prophétisé depuis longtemps. La doctrine d'emploi était correcte, le haut commandement a fonctionné à merveille, leurs principes de stratégie étaient sains et efficaces. Il apparaît, d'une lumineuse évidence, qu'ils ont eu parfaitement raison ; ils le feraient encore s'ils avaient à le faire — plusieurs l'ont dit sans ambages. Au total, ce sont les ennemis et les événements qui ont eu tort. Une fois de plus, ces Messieurs n'ont rien appris et tout oublié. D'ailleurs, tout le monde sait bien — P.D.^b *dixit* — que ce sont les professeurs, aidés des instituteurs, qui ont perdu la guerre.

Les échanges de vues sont devenus savoureux au sein du chœur des collègues, maintenant qu'ils ont tous posé sur leurs disertes langues un lourdisime bœuf.

27/3/42

Petit Dominique a fait son entrée dans un monde qu'au début il n'a pas paru apprécier pleinement, bien que, très

a. (19 février - 15 avril 1942). Commandé par le gouvernement de Vichy, ce procès avait pour objet de rejeter la responsabilité de la défaite de 1940 contre l'Allemagne sur la Troisième République (1870-1940) et le Front Populaire élu en 1936.

b. *Le Petit Dauphinois*.



8. *Pierre et Dominique.*

certainement, il vît tout en bleu. Que c'est dur de vivre à soi tout seul, quelle souffrance de mener pour la première fois une existence autonome ! Cela explique ce pli boudeur et désabusé des lèvres que présentent les nouveaux-nés. D'ailleurs, notre homoncule réagit et lutte, sans se laisser aller, comme un Chateaubriand, au désenchantement. Va ton chemin, petit homme, sois toujours courageux et que Dieu te protège.

28/3/42

« Nous avons trouvé que là où la science a progressé le plus, l'esprit n'a fait que regagner dans la nature ce qu'il y avait mis lui-même. Sur la rive de l'inconnu, nous avons relevé d'étranges empreintes ; à l'aide de profondes théories nous avons réussi à reconstituer qui les avait faites. Las ! C'étaient nos propres empreintes. » (Eddington) ^a.

Avoir toujours présent à l'esprit le mot de Newman ^b : « Je n'ai jamais péché contre la lumière. ».

Cette floraison d'hebdomadaires illustrés n'est pas qu'un fait de hasard ou un des procédés de la propagande ; si j'en juge d'après moi, cela correspond réellement à un besoin ou tout au moins une tendance. Nous sommes fatigués des romans navets, les articles nous ennuiant ou nous laissent insatisfaits. Seules les images défilent de façon acceptable pour un esprit lassé ou endolori, et lui laissent une certaine marge d'évasion ou un thème possible pour embrayer l'imagination sur une nouvelle série. Bien sûr, ce n'est pas un symptôme satisfaisant pour la vivacité de l'intelligence ; mais je sens clairement que mon cerveau

a. Sir Arthur Eddington, *Space, Time, and Gravitation* (1920).

b. Cardinal John Henry Newman (1801-1890), *Apologia pro sua vita* (1864).

manque de phosphore. Pour un peu, je me découvrirais les symptômes d'une aphasie progressive.

29/3/42

Rêve professionnel qui revient constamment : je me trouve replacé en première ou en philo, et j'ai beau protester et me targuer de mon titre d'agrégé, il m'est imposé un examen où les maths me laissent fort perplexe ; ou bien je suis des classes parmi mes élèves de l'année précédente ; ou encore, je me débats farouchement pour maintenir l'ordre, et malgré que j'en vienne sans hésiter aux voies de fait, je me trouve incapable de reprendre la horde en main. Auto-punition, ou simplement rupture de la barrière qu'élève la suggestion et qui affirme, pendant le jour, que tout chahut est impossible.

« Je ne dirais pas que nous allons ou que nous arrivons à un tournant de l'Histoire, premièrement parce que c'est un peu une métaphore, deuxièmement parce que c'est une métaphore de chevaux de bois, troisièmement parce que ce n'est pas à un tournant de l'Histoire qu'en effet nous arrivons, mais nous avons l'impression très nette que nous arrivons à une culbutée. » (Péguy)

2/4/42

L'usage que l'on fait de l'avion me le rendait, depuis longtemps, de moins en moins sympathique, même à ne considérer que la beauté des lignes. Le sans queue Northrop me paraît marquer un aboutissement définitif : plus rien de ces courbes fuyantes où se retrouve la beauté de l'oiseau, mais une forme d'esthétique glacée qui n'est bien, cette fois, que l'expression d'une sinistre efficacité. J'hésite

entre des images, un peu forcées peut-être, mais que je ne puis m'empêcher de repousser : chauve-souris géante, ange de la mort, ou encore ces gigantesques sauterelles dont parle l'Apocalypse.

3/4/42

Jacques montre, comme moi, la préoccupation constante de trouver pour sa bibliothèque tous les livres qu'il a eus ou lus dans son enfance ; pas seulement le même texte, mais l'édition, les images, voire la reliure identique. Ce me semble être le signe d'une enfance heureuse que ne vint troubler nul désir d'évasion ; désir de retrouver ce monde imaginaire et toutes ces magnifiques découvertes dont il est doux de revivre une fois encore les toujours neuves impressions.

7/4/42

Un classement n'a de valeur que dans la mesure où quelques nombres succèdent au premier ; cela tombe sous le sens. Et pourtant qui a jamais vu un pharmacien ou une sage-femme de 2ème classe ?

Pâques grises, cette année ; l'Alleluia ne donne pas le son éclatant, unique dans l'an. Tout concorde : guerre stupide et interminable, somme de toutes ces souffrances incompréhensibles pour trop d'hommes, mornes camps de prisonniers, « tactique de la terre brûlée », et même ici : isolement de la famille, ciel mat et temps couvert, Irène couchée avec de la glace sur le ventre. Il est mieux, évidemment, qu'une joie particulière ne fasse pas un contraste choquant avec les temps présents.

14/4/42

Une fois de plus, la découverte toujours nouvelle des plaisirs du vélo ; il est peu d'agréements aussi pleins et aussi nets que ceux d'une belle descente par beau temps, avec cette sensation si particulière d'être le centre immobile d'un paysage qui fuit, quand la route ondule, se précipite, ralentit, et repart, docile aux coups de freins.

Il n'y a rien de plaisant à être informé avant les autres d'une mauvaise nouvelle^a ; les prérogatives du porteur d'un provisoire secret sont amères, et le besoin d'information hâtive qui nous tient tous n'apporte guère que des déceptions ; au point que je m'étonne de le voir subsister, toujours aussi vif. Le nihiliste ne devait guère se sentir joyeux, quand sa valise contenait une bombe à retardement, et le confier tous les passants n'aurait pas allégé ses préoccupations. Pourquoi, alors, ce plaisir sadique de déverser dans toutes les oreilles cette fâcheuse annonce qu'ils auraient bien assez tôt connue ?

La souffrance creuset de la volonté, à la joie par la souffrance ; peut-être, mais les Beethoven sont rares. D'ordinaire le patient — ou plutôt l'impatient — croit d'abord calmer son mal en l'extériorisant, et va déverser ses plaintes dans des gilets ditraits ou indifférents. La réaction naturelle le mène à se retirer en lui-même, à se calfeutrer dans un cercle artificiellement étroit, pour limiter les dégâts en étouffant autant que possible les sensations. Il n'est donc que trop naturel de voir la souffrance aigrir et mener à l'égoïsme.

a. Pierre avait appris que Dominique, son quatrième enfant, était trisomique.

17/4/42

Je redécouvre avec un grand plaisir, délicatement teinté de paramnésie le *Faschingswank aus Wien* (quel nom pesant pour cette œuvre délicate !). Mais impossible de me rappeler comment je l'ai connu ; le plus probable serait par Magda Tagliafero. Schumann me paraît comme le plus grand inventeur de rythmes, d'une riche variété malgré leur simplicité. Noter comme il emploie avec prédilection l'accord de dixième, plus riche de sonorité et plus mordant que le banal octave.

19/4/42

Je suis déçu par *La paix des profondeurs* ; comme *Jouvence* m'avait paru se réduire à une fantaisie physiologique parfois déplaisante, il faut croire qu'en lisant *Contrepoint* j'avais commencé vraiment par le meilleur. Les deux livres ne sont qu'une variation sur des thèmes identiques ; *La paix des profondeurs*, c'est un *Contrepoint* qui a changé de domaine et passé de l'espace au temps, non sans devenir quelque peu acrobatique et faire papillotter les yeux du lecteur, par l'attention exigée de lui. On peut retrouver dans l'un et l'autre des personnages analogues : Philip Quarles et Anthony Beavis, le vieux Beavis ou le vieux Quarles, Spandrell et Mark Staithes, Mary Amberly serait une Lucy Tantomount manquée, etc... Et même des procédés d'une ficelle trop constamment sollicitée : le sourire à la Sodoma de Burlap et le sourire anatomique de Mark, les identiques procédés de séduction (par la baudruche désincarnée) de Burlap encore et de Gerry. Par ailleurs, c'est presque toujours intéressant, mais cette science prodigieuse, que Huxley répartit à tous ses héros sans exception, m'irrite, et me vexe, aussi. Car il écrit comme je voudrais ou comme je pourrais

écrire, si j'étais *n* fois plus érudit et intelligent ; autrement dit, je me sens un sous-Huxley, mais à combien d'étages en-dessous ! — Noter encore la grande importance qu'il attache aux questions sexuelles et le sérieux avec lequel il en parle, comme un physiologiste professionnel, déjà détaché de la tendance gauloise des médecins ; ceux qui, dans ses romans, en font une fin, même non exclusive (Spandrell, Anthony Beavis) arrivent bientôt à un dégoût universel de leur moi et du monde, et ne peuvent s'en échapper que par un excès d'ascèse, volontairement mortel.

16/4/42

Quand l'opinion publique tout entière se dresse contre un homme ou une idée politique, l'histoire du 19^{ème} siècle en France nous apprend qu'elle a invariablement tort, et qu'elle a jugé sans être informée, ou faussement informée, ou de façon sentimentale, donc anti-raisonnable. Voilà qui devrait apporter un grain de prudence dans les jugements contemporains.

Les pianistes se succèdent à Grenoble, aucun n'ayant l'audace ou la capacité de jouer autre chose que du Chopin ; et naturellement du pire, du Chopin de salon pour personnes sensibles, avec un échantillonnage prudent qui joue sur tous les tableaux et ne choisit que les morceaux dûment assurés du succès : *2ème Ballade*, *Nocturne en Fa mineur*, *Valse en La bémol*, *Sonate funèbre*, etc... Cette veulerie commerciale dans l'établissement des programmes contribue à conserver et à consolider cette image d'un Chopin bêlant, sirupeux — et *rubatissimo*, ma chère ! — aussi fausse qu'irritante. Pourquoi ne pas jouer la *4ème Ballade*, ou la *Fantaisie en Fa mineur*, ou la *Sonate en Si mineur*, ou les grandes *Études* ? Pourquoi surtout se cantonner exclusivement chez un homme qui n'est, tout bien pesé, qu'un auteur de 2ème

ordre ? Les trois B, Liszt, Schumann, Schubert, Franck, Ravel, c'est autre chose.

Même littérairement, on ne juge les autres qu'à travers un reflet de soi-même ; c'est ainsi que Maurois trouve Conrad superficiel, Sainte-Beuve juge Chateaubriand mesquin et plein de duplicité, Hugo voit dans Rabelais un mage profond. Il n'y aurait donc de critique qu'impressioniste.

30/4/42

Éternelle crédulité de tous ces gens qui prennent leurs espérances pour des réalités, n'acceptent que les bruits qui s'accordent à leurs désirs et y attachent aussitôt une foi jamais découragée. Faut-il trouver cette obstination ridicule ou touchante ou irritante ?

3/5/42

L'œuvre qui résonne en moi le plus profondément est peut-être le *Quintette* de Franck, sans qu'il y ait besoin, comme pour presque toutes les autres, de cet état de grâce Franckiste, si particulier.

Beaucoup de romanciers anglo-saxons d'aujourd'hui excellent dans l'art d'écrire un thème avec variations ; mais c'est là un signe de faiblesse, quand la virtuosité technique doit suppléer une certaine force dont la plénitude suffit. Huxley, Pearl Buck, Bromfield, Cronin, John Dos Passos sont obligés de nous montrer une foule de personnages (*Contrepoint, La Mousson, Manhattan Transfer*) ou de prendre un caractère donné et d'analyser ses réactions successives devant des gens différents (*Un Cœur fier, Paix des Profondeurs*). Qui serait capable aujourd'hui de réécrire *Adolphe*, *Dominique* ou même *La Princesse de*

Clèves ? C'est-à-dire la riche simplicité de la sonate ou du quatuor ? Quand Beethoven écrit les trente-trois *Variations sur un Thème de Diabelli*, Bach les *Variations Goldberg* ou Mendelssohn les *Variations sérieuses*, ce n'est point par impuissance, ou désir d'étaler leur technique, mais c'est un véritable monde qu'ils recréent à leur façon, même si, par gageure au sens profond, Beethoven choisit pour ce faire un point de départ aussi banal, aussi vide apparemment qu'une phrase de Diabelli.

8/5/42

Signes des temps : je sors et je vois d'abord dans une vitrine des souliers de raphia (15 francs de matière première et 80 de main-d'œuvre) vendus pour 700 francs seulement. Au coin d'une rue un galapiat, traîneur d'une vieille remorque à demi remplie de crottin de cheval, avise un nouveau tas et commence à l'embarquer. Survient un grand escogriffe en treillis de plâtrier qui se rue lui aussi sur les pépites et les lui enlève, altercation, début de bataille. Une fois de plus, et naturellement, la raison du plus fort... Symbole trop exact de tout ce qui se passe en ce moment, jusqu'à la matière d'où naît le conflit.

Gobineau était un mystificateur à froid ; il lui est arrivé de déchiffrer une inscription en caractères cunéiformes et d'en donner quatre versions différentes : une de droite à gauche, une de gauche à droite, une en diagonale et la dernière symboliquement. Il est fort possible que sa théorie raciste, si l'on songe à qui elle est adressée et les circonstances où il l'a écrite, ne soit qu'un divertissement à double détente. Un canular trop bien monté serait donc en partie à l'origine de la folie actuelle du monde. Démence, ordure, bouffonnerie, voilà d'où viennent les convulsions des états

et des hommes — et d'ailleurs Hamlet l'avait découvert et dit avant moi (mais quoi, *words, words* !)

14/5/42

La pompière passe son temps à chanter son répertoire à sa fenêtre, non par contentement, mais avec l'espoir visible qu'un jour passera le grand impresario dont l'oreille infallible reconnaîtra aussitôt une voix et un tempérament, avec gloire et contrat à la clef. Delobelle pas mort^a.

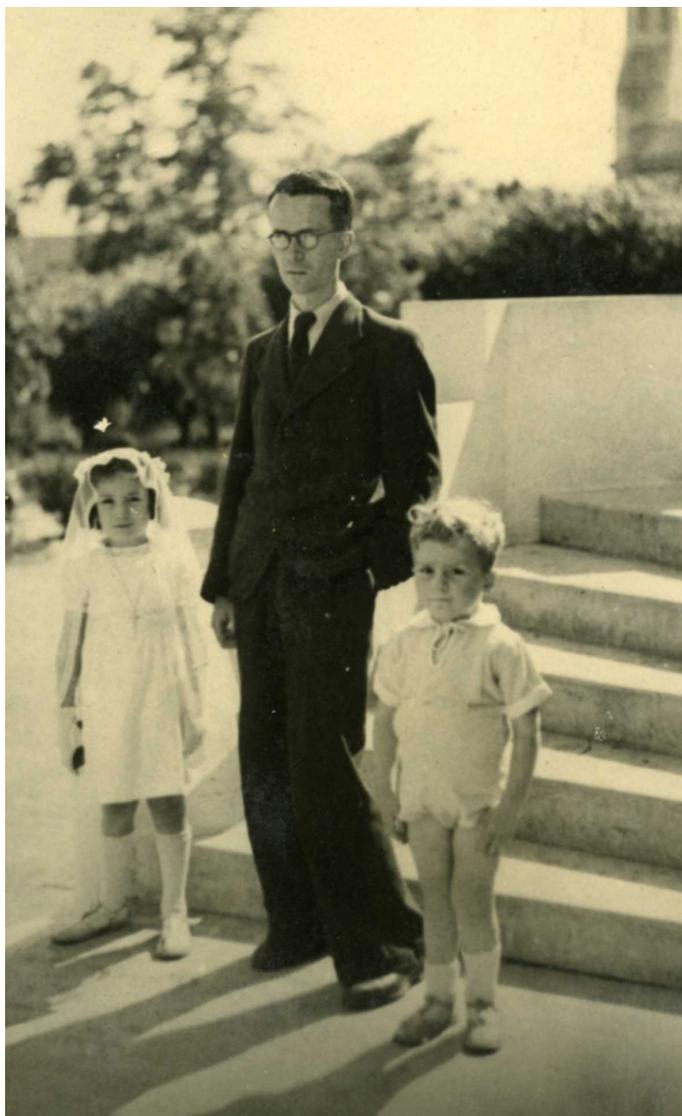
Pâques mélancoliques, Ascension point gaie où une pluie insistante arrose un printemps qui n'est plus que la saison réservée aux offensives, aux massacres réciproques assaisonnés de communiqués cyniquement contradictoires. Fête curieuse, d'ailleurs, où les Apôtres restent seuls, où le Christ disparaît dans une nuée sans qu'ils aient obtenu de réponse à leur tenace question : « Seigneur, est-ce aujourd'hui que vous nous donnerez le royaume d'Israël ? Est-ce aujourd'hui que la paix va venir dans le monde ? »

Il est aisé de porter sur tous et sur tout des jugements aussi tranchants et définitifs que simplistes ; de ce jeu de massacre, l'esprit tire une satisfaction certaine. Mais quoi, c'est trop aisé, et cette sorte de plaisir déçoit bientôt celui qui cherche à mieux voir, à un peu comprendre. Je m'y suis diverti, dans mon jeune temps, mais ce genre de sport a cessé de me satisfaire.

21/5/42

La forme sonate pour piano et violon ne me satisfait pas entièrement, malgré quelques réussites comme la *Sonate à Kreutzer* (malgré sa célébrité) ou celle de Grieg. Jamais cela

a. Personnage d'Alphonse Daudet dans *Fromont Jeune et Risler Aîné* (1874), type du comédien vaniteux et méconnu.



9. Mai ou juin 1942 : Jacqueline, Pierre, Philippe.

n'arrive à la perfection ni à la plénitude du quatuor, de la symphonie ou de la sonate pour piano seul ; difficulté de se dégager d'un ton d'aisance mondaine ou d'effets par trop salonniers. Même Schumann ne peut se défendre de viser à cette impression sur l'auditeur, quand il intitule « *Grande* » *Sonate* son opus 121. Nouvelle preuve que Proust était trop prétentieux pour comprendre la vraie musique.

Ce Monsieur, à une place de moi, écoute l'Adagio et fugue de la première *Sonate pour Violon seul* de Bach, et se contente de supputer d'un air endormi que cela semble difficile à jouer ; non que la virtuosité technique l'intéresse ou même l'impressionne, mais il accorde au violoniste un satisfecit pour sa conscience professionnelle et lui sait gré de se donner un mal visible (d'ailleurs peu esthétique, et je suis reconnaissant au disque de nous avoir donné le son pur, délivré des efforts du tâcheron) ; ainsi, l'argent de sa place n'a pas été dépensé absolument pour rien. Mais voici l'inéluctable *Fille aux Cheveux de lin* qu'une transcription édulcore à la 2ème puissance, assaisonnée d'arpèges pianistiques et d'effets de sourdine. Cela, oui, c'est enfin le grand art, la vraie musique et tout et tout. Le Monsieur approuve, loue, congratule et explique son extase à voix mi-haute. Et le « virtuose » qui truffe son programme de ces sucreries démagogiques et commerciales est encore plus coupable et plus sot que lui.

Je me demande pourquoi l'on fit au Douanier Rousseau cette réputation agressive que ne justifient ni sa personne ni sa peinture : stylisation fraîche, sans audace excessive, une prédominance de verts plaisants, tout cela agréable et point si naïf qu'on veut bien le dire.

31/5/42

Parler de l'esthétique de Vicki Baum et dire qu'elle relève du mauvais cinéma serait déjà lui faire beaucoup d'hon-

neur. Il y avait quelque chose dans *Helen Wilfur*, mais plus rien dans tout le reste, sinon le retour des mêmes procédés rebattus, centrés chaque fois autour d'un milieu donné, pour essayer de rénover un peu d'intérêt : hôtel dans *Grand Hôtel*, magasin dans *La Grande Mise en vente*, théâtre dans *La carrière de Doris Hart*, exotisme enfin dans *Sang et Volupté à Bali*. C'est une imitation pâlichonne et raccrocheuse d'un sous-Zola.

Plusieurs des musiciens qui ont traité le thème du printemps ont uni curieusement gaieté et mélancolie, comme pour traduire cette impression complexe que l'on ressent si bien aux premières pousses vertes des arbres. Schubert, dans *Im Frühling*, juxtapose harmonieusement une mélodie joyeuse et un accompagnement délicieux et mélancolique, en mode de mouvement perpétuel d'allure modérée. Et c'est l'inverse que fit Schumann avec *Das ist ein Flöten und Geigen*.

14/6/42

Longue période où mon esprit flotte dans une brume point trop épaisse, mais pas davantage poétique ; les idées sont ralenties, deviennent floues, mais non de cette vapeur Lamartinienne qui harmonise le contour des objets et nuance les méditations. Pour tout dire, j'ai peu d'idées, et d'une originalité bien défraîchie.

L'œuvre doit-elle être faite pour la vision d'ensemble ou pour la richesse du détail ? Éternelle discussion, et question que je me pose à propos de Michel-Ange. Le plafond de la Sixtine échappe à une vue globale ; je n'en ai gardé qu'une impression de confusion, de teintes enfumées, sans parler d'un prosaïque mal au cou. Cependant la photo étudie le détail, chaque personnage séparé des autres, la tête de ce personnage et, par cette abstraction artificielle et théoriquement condamnable, révèle un monde puissant ; voici

des personnages prodigieux qui échappaient aux yeux : Joseph et sa bizarre coiffure égyptienne, Asa, Isaïe, et, par-dessus tout, cet extraordinaire Joël. Pour le *Jugement dernier*, par contre, ce serait le phénomène inverse ; il y a un mouvement d'ensemble qui s'impose avec une force et une clarté irrésistibles, tandis que les vues de détail traduisent un grouillement qui déconcerte et même déçoit.

1/7/42

Quand je me serai extirpé des marécages du bachot, peut-être retrouverai-je une relative liberté d'esprit, peut-être mon cerveau redeviendra-t-il capable de tourner à nouveau et de remettre en branle quelques idées pas trop déliquescents. Pour le moment...

Légèrement troublé toutes les fois que je relis cette phrase de Nietzsche : « Homme, toute ta vie, comme un sablier, sera toujours à nouveau retournée et s'écoulera toujours à nouveau, chacune de ces existences n'étant séparée de l'autre que par la « grande minute » de temps nécessaire pour que toutes les conditions qui t'ont fait naître se reproduisent dans le cycle universel. Et alors tu retrouveras chaque douleur et chaque joie, et chaque ami et chaque ennemi, et chaque espoir et chaque erreur, et chaque brin d'herbe et chaque rayon de soleil, et toute l'ordonnance de toutes choses »^a. Or le diamètre de l'univers serait de l'ordre de 170 trillions d'années-lumière, et le nombre des atomes de cet univers fini de dix vingtquintillions. Donc le nombre de leurs groupements possibles, pour prodigieux qu'il soit, est calculable et fini. Donc les mêmes groupements, c'est-à-dire les mêmes causes finiraient par ramener les mêmes effets ?

a. Friedrich Nietzsche, *Fragments posthumes sur l'éternel retour* (1881).



10. Extrait d'un livre récent, « Chantons sous l'occupation ».

5/7/42

Avec les restrictions, une aphasie progressive s'empare des intellectuels ; cela promet bientôt des classes d'un comique désolant. En latin, il y a quelques jours, tous mes efforts ne pouvaient m'empêcher de faire aller Cicéron au cinéma, au lieu du Sénat. Et le reste à l'avenant.

Parmi les antinomies irréconciliables : la musique anglaise, le roman italien, l'esprit allemand.

9/7/42

De plus en plus fréquente, paramnésie à la deuxième puissance. Impression trouble, plutôt désagréable.

L'antisémitisme se pratique à une époque où tout le monde devient juif : ce ne sont plus que trocs et marchés cauteleux et retors. Tel échange des boîtes de farts contre du fromage grâce auquel il aura du tabac qui lui permettra sans doute d'avoir des souliers. Pour un peu, le cercle serait complètement bouclé, et bien vicieux, c'est le cas de le dire.

Rien de marquant dans *Early Autumn* de Bromfield. Sa grisaille même, voulue pour ce sujet qui met en scène un milieu puritain, semble artificielle. Des caractères creux : un coup de vent, et l'on verrait les articulations et les ficelles qui font mouvoir les personnages, Sybil comme O'Hara, Florence comme Tante Cassie, bien que cette dernière soit la mieux réussie du livre. Il ne faut pas s'extasier trop souvent ni trop vite sur le roman américain, tout le monde n'est pas Steinbeck.

Dès que leurs espérances ou leurs antipathies sont intéressées, les Français raisonnent, ou résonnent, comme des tambours crevés.

Un des réflexes de métier les plus pénibles : ne pouvoir lire une belle phrase ou une bonne page, sans la jauger instantanément comme sujet de devoir de français, ébaucher un plan, envisager la façon dont les élèves le traiteraient. Pendant ce temps, la beauté et l'harmonie deviennent ce qu'elles peuvent. Le jour du jugement dernier, quand tous seront jugés suivant l'ordre alphabétique, il y aura toujours quelque professeur pour protester, attirer l'attention sur un cas litigieux auquel il ne manque que quelques points pour pouvoir se présenter à l'examen de passage, autrement dit au purgatoire.

10/7/42

On a presque toujours tort de ne pas se contenter des morceaux choisis, mais de vouloir lire l'œuvre complète. Les *Lettres* de Madame de Sévigné, lues en série, deviennent profondément ennuyeuses, et *Le Roman comique* cesse de l'être. Un degré de plus, et, comme l'autre, on se contenterait avec sagesse du titre : *Songe d'une Nuit d'été*, sans jamais lire la pièce elle-même^a.

13/7/42

Bien désagréable le jour de la distribution des prix : non la cérémonie même, qui n'est qu'un temps d'ennui plus ou moins officiel (et de moins en moins, avec les années présentes). Mais cette manière de se quitter, à la fois distraite et préoccupée, où le souci des bagages ou du train repousse toute cordialité, et surtout le défilé devant l'estrade de ces élèves que l'on eut, et dont le changement physique fait saisir d'un seul coup, et péniblement, la fuite du temps. La liste familière des noms par ordre alphabétique va s'éloigner, et voilà déjà que j'hésite sur elle : Arditti, Barcier, Besson, Besançon... Marcel Aymé a profondément senti et exprimé ce sentiment, dans la *Maison basse*. À croire qu'il fut professeur.

J'en suis à un moment où tout me semble artificiel, toute littérature ennuyeuse, toute philosophie incompréhensible, toute humanité médiocre ; à un stade où il ne paraît pas opportun d'essayer de réagir, car cette tentative ne ferait

a. (Philippe) : Allusion à une phrase de Drieu la Rochelle (à peu près « ce titre est si beau que je n'ai jamais eu envie de lire la pièce »). Notre tante m'avait cité cette phrase, qui avait dû frapper les deux soeurs.

qu'aigrir la situation sans dissiper l'engourdissement intellectuel qui m'accable. Faut-il mettre le total sur le compte de la fatigue de l'année, et n'en plus parler ? Ou n'y aurait-il pas quelque chose de plus grave, une influence trop puissante, à la longue, de la vie stupidement matérielle que nous sommes contraints de mener ?

21/7/42

Ces lettres de condoléances où l'on en revient toujours à parler de soi, et, au fond, à s'attendrir davantage sur soi-même que sur celui qui vient de mourir. Obligation de marcher sur la corde raide, entre la banalité plate et la banalité prétentieuse.

Ce n'est pas la famine que je redoute le plus ; il sera toujours temps de la subir si elle vient à se présenter. Mais je suis épouvanté de cet enlèvement continu des intelligences ; nous avons vu d'abord notre horizon limité par un rôti de veau ou un plat de carottes ; puis le cerle s'est fermé et, pis encore, nous voilà complètement enfermés, comme au fond d'une soupière, où l'on n'échangerait que de mornes propos sur les éternels sujets. *Mangeront-ils ?* Ô Victor Hugo^a. C'est incertain, mais règne une implacable certitude : ils en ont parlé, ils ne font qu'en parler, et ils en parleront toujours davantage, quittes même à en rêver dans leur sommeil. Les repas servaient jadis de jalons au déroulement de la journée, ils sont devenus les buts suprêmes, entre lesquels se traîne une vie d'attente. Et même quand les mâchoires fonctionnent, le plaisir est absent ; chacun ne songe qu'à en avoir assez, à en avoir trop, ou, en tous cas, plus que le voisin. L'idéal serait de manger toutes les portions de tous ses commensaux, et même alors, il y aurait quand même

a. Comédie en alexandrins sur la mort et la tyrannie, écrite en exil à Guernesey en 1867.

un regret de ne pouvoir tout engloutir, et d'être contraint de laisser quelques bribes non ingurgitées. Et pendant ce temps...

9/8/42

Le livre de Bertheux^a confirme à mes yeux la pensée de Chamfort : « En matière de beaux-arts, comme en beaucoup d'autres choses, on ne sait bien que ce que l'on n'a point appris ». Ce garçon a passé tout son livre à lutter contre des réminiscences, sans pouvoir toutes les arrêter, de sorte qu'il est parvenu, par un paradoxe vraiment inattendu chez lui, à écrire une œuvre qui pèche par manque de personnalité. Défaut courant chez l'intellectuel : quand j'ai voulu écrire une nouvelle, j'ai abouti à une médiocre contamination de Kipling et de Conrad. Autrement dit, le meilleur moyen de ne pas trouver l'originalité, c'est de la chercher.

Fond sonore de mon séjour à Laval, jusqu'à maintenant : « Forlane », du *Tombeau de Couperin*, de Ravel, fragments de la *Petite suite* de Debussy, final de la *Septième Symphonie*. Quant à savoir ce qui fait passer tout d'un coup, irrésistiblement, tel motif au premier plan de ma conscience, cela dépasse encore ma compétence. Ce serait pourtant une recherche bien curieuse, à condition qu'elle puisse aboutir, ce dont je doute.

27/10/42

Si longtemps sans rien écrire, est-ce un bien ou un mal ? Comme dit l'autre^b, durant tout ce temps-là, j'ai vécu. Ce

a. *Les Croix neuves* (1942). Maurice Bertheux était un ancien ami de faculté de Pierre, plus tard responsable national de la propagande à la Milice française. Il mourut du typhus en prison en 1948, à 34 ans.

b. Sieyès (voir plus haut).



11. *Pierre à Laval, été 1942.*

qui, du reste, n'a pas seulement consisté à manger, à rechercher de quoi manger et à tenir des propos divers sur ce qui se mange, s'est mangé, se mangera ou ne se mangera pas. Il y a eu mieux, ne serait-ce que d'avoir retrouvé une vie normale où tout retrouve son équilibre, son rang, où l'alimentation passe au deuxième ou au troisième plan. Quel soulagement pour l'esprit ! — Et le fruit de vos méditations, Monsieur ? Que ne le couchâtes-vous sur le papier ? — Je n'ai guère médité, Monsieur, mais j'ai écouté : des gens qui

avaient des idées, des connaissances, ont discuté devant moi ou avec moi ; j'ai lu, j'ai écouté le silence quelquefois, et j'ai appris une chose ou deux : par exemple, qu'on se sent vraiment un homme quand on manie à toute volée une hache à deux mains, ou qu'un arbre fruitier est un miracle de bonne volonté.

Si Chopin pouvait cesser d'être cet insupportable frère-du-gouffre-amant-des-nuits-tragiques^a que l'on a fait de lui, s'il pouvait n'avoir été qu'un strict bourgeois, une cohorte d'admiratrices se détacherait de lui, mais sa musique redeviendrait pure et vaudrait la peine d'être écoutée et goûtée. Tout ça, c'est la faute à George Sand.

10/10/42

« Vois, nombreux sont ceux qui pourraient s'intituler de simples canaux pour la nourriture, des producteurs de fumier, des remplisseurs de latrines, car ils n'ont point d'autres emplois en ce monde ; ils ne mettent en pratique aucune vertu ; rien ne reste d'eux que des latrines pleines » *Cahiers de Léonard de Vinci*, Fonster III, 74v.

15/10/42

On s'indigne volontiers sur les discordances radicales que présentent les communiqués des deux partis adverses toutes les fois, ou presque, qu'il s'agit de donner les résultats d'une rencontre aérienne ou navale. Pourtant le procédé est vieux comme la guerre : chacun des partis applique, peut-être instinctivement, la méthode de Falstaff

a. Poème de Maurice Rollinat, *Les névroses* (1883).

quand il conte la mêlée qui le mit aux prises avec un nombre uniformément croissant de « coquins vêtus de bougran ».

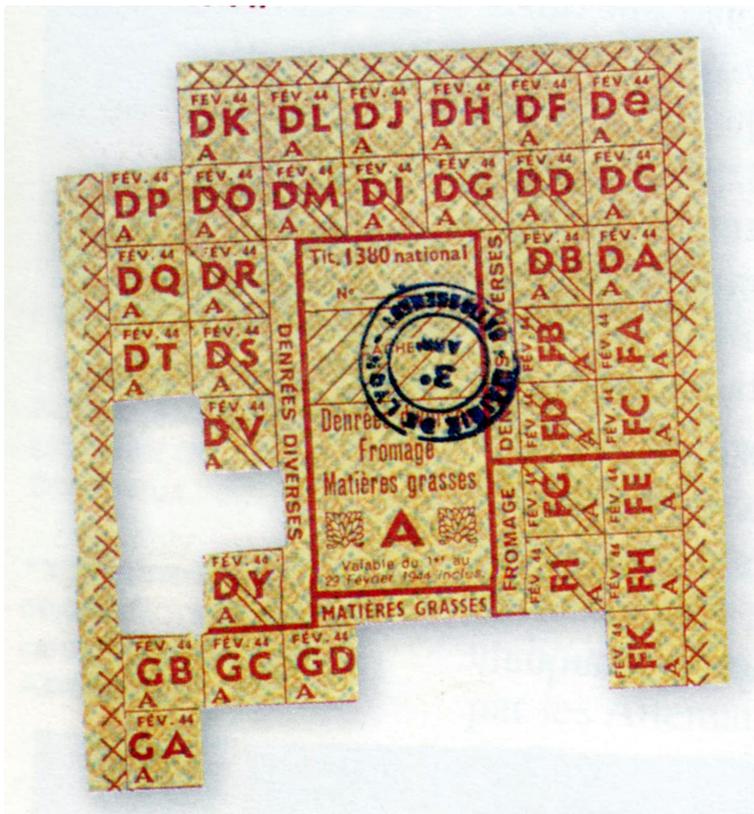
Je ne suis nullement convaincu par les aphorismes sur le voyage de Paul Morand qui y voit le meilleur procédé pour fuir le démon intérieur (je crois même qu'il prononce le mot de *Doppelgänger*)^a. Le voyage n'est qu'une succession de temps morts, d'attentes, d'immobilité contrainte et enclavée dans un minuscule univers dont l'inertie relative est encore accrue par le défilé d'un paysage sur pivot. Nulle part, peut-être, ne peut se trouver aussi amère la sensation de perdre son temps, pendant qu'approche la mort.

21/10/42

Presque aussi à plaindre que ceux qui ont faim sont les obsédés de nourriture ; leur cerveau, leur corps tout entier est en proie à cette hantise perpétuelle de trouver quelque chose à manger ou — variante moins nombreuse, mais également atteinte par la gravité du mal — quelque chose à mettre en provision. À part cela, rien de la vie normale n'existe plus pour eux, même pas le bonheur. Et même leur angoisse ne fait que croître à mesure qu'ils remplissent leur ventre ou leur placard. Au moins les boulimiques de l'expédition des Dix Mille, une fois assouvis, se relevaient et partaient gaillards.

Les prophéties de Vinci ne sont que des devinettes assez puérides — volontairement, du reste —, mais voilées de mots sourcilieux et à panache, elles prennent une apparence redoutable et énigmatique à souhait. Mieux encore, si on laisse de côté la solution, il est aisé d'y retrouver

a. Le « Double » des légendes germaniques (Hoffmann), thème favori des Romantiques (e.g. poème de Heirich Heine, mis en musique par Franz Schubert dans le *Chant du Cygne*).



12. Tickets de rationnement de matières grasses.

des coïncidences troublantes, et qui s'appliquent toujours à merveille aux événements contemporains. Telle est certainement l'explication de toutes ces prophéties ou « apophéties » dont on nous rebat les oreilles. (et, au fond, je ne fais que rééditer après coup Fontenelle)^a.

2/11/42

Travail de Chinois : il suffit de copier une estampe chi-

a. *Histoire des oracles* (1687).

noise pour comprendre bien vite à quel point l'expression est justifiée.

Le travail du constructeur est rarement beau à contempler : le maçon qui construit un mur travaille demi-courbé, soulève les pierres avec effort et les tapote de sa truelle dans un geste dépourvu de grandeur. Mais le démolisseur, quelle belle allure ! Très haut, sur la crête d'un mur, une silhouette toute d'action et de mouvement, détachée en plein ciel. La pioche prolonge le geste de ses deux bras levés et rejetés en arrière. Il évolue dans une poussière glorieuse, au fracas des blocs qu'il déchausse et précipite, bien loin, au-dessous de lui, avec mépris. De là vient, me semble-t-il, l'admiration que suscitent tant de simili grands hommes, qui ne furent que de grands destructeurs, comme Napoléon.

3/11/42

Le génie de l'inventeur consiste-t-il en une association d'idées particulièrement riche et rapide, ou, au contraire, à savoir briser la série automatique des associations usuelles ? À vrai dire, je trouve des exemples des deux cas : Edison, après une suite d'échecs, songe brusquement à du filament de bambou carbonisé, tandis que Langmuir repousse le principe admis d'un mince filament dans le vide, et expérimente de gros filaments dans diverses atmosphères gazeuses. Alors ?

19/11/42

Les événements, puisqu'il faut adopter ce bel euphémisme, ne cessent de nous poser une avalanche de « pourquoi ? » et de « comment ? » sans daigner jamais laisser filtrer la moindre lueur, qui nous permettrait pourtant de



13. Estampe chinoise copiée par Pierre dans un livre appartenant à André Colomb.

nous repérer un brin. Loin de savoir que penser, même envers toi, Ô carnet, je me dois montrer réticent.

La fin d'un monde se déroule devant nous dans un fracas spectaculaire, mais je ne puis m'empêcher de penser que, avec plus de discrétion, quelque apprenti sorcier prépare réellement la fin du monde. Je soupçonne (c'est gratuit) Joliot-Curie et Mme d'être un tantinet bluffeurs et leur deux tonnes d'uranium pas trop méchantes. Ils ont hautement claironné qu'ils allaient commencer, tout comme M. Winkle^a, afin qu'on ait tout le temps voulu pour les arrêter. Mais peut-être que pendant ce temps un silencieux Nordique ou un méthodique Germain préparent la fameuse désagrégation en chaîne sur un corps à nom moins brillant, mais à résultat garanti ; ou peut-être que, comme dans ce livre idiot de *Quinzinzinzili*^b, un Jap quelconque va réussir, si l'on peut dire, la formation de proche en proche d'un isotope (ou isomère ?) de l'azote, au grand dam de notre atmosphère. *Götterdämmerung* ?^c Oui, mille fois, c'est déjà commencé. À quand celui des hommes ?

Jeux de Princes : ces Messieurs, généraux et amiraux et *tutti quanti*, jonglent avec leurs serments et leurs déclarations, au mieux de leurs intérêts. La piétaille, qui a reçu leurs ordres et les exécute, se fait tuer ; c'est le devoir d'un bon subalterne. Les officiers dits « supérieurs » sont au-dessus de cela, naturellement ; seuls les marins, entichés de leurs traditions surannées, font bande à part, en ce sens que les commandants meurent en même temps que leurs quartiers-mâîtres. Quand la marine française aura fini de se faire massacrer, et ce sera bientôt fait, il ne restera plus grand'chose de propre et de fidèle à la parole donnée.

a. Charles Dickens, *The Pickwick Papers*.

b. Nouvelle de science fiction de Régis Messac (1935).

c. Crépuscule des dieux.

1/1/43

« Seigneur, en toi est ma confiance. » Je voudrais commencer l'année sur ce choral de Bach. À quoi bon des vœux ou des pronostics ? Je souhaite, comme tout le monde, d'être préservé du mal et du malheur, mais je prie Dieu surtout qu'il m'aide à ne pas faire le mal — ce qui est déjà beaucoup — et à faire un peu le bien — ce qui est tellement difficile. Je voudrais que le bilan de cette nouvelle année ne s'achève pas sur la constatation satisfaite : « J'ai vécu », voire sur la joie sans pareille, Ô Francès pitoyable, d'avoir engraisé de quelques coûteux kilos. Aidez-moi, Seigneur, à être un mari, un père et un professeur, qui ne soient pas le strict néant. Et nous nous confions tous, famille, patrie, monde entier, en votre garde.

Mon impression est que la guerre ne finira pas en 1943. Cependant, à vue de nez, je pose vingt chances sur cent que cela se produise. Pas de raison bien précise, plutôt des analogies et de ces rapprochements historiques dont je sens pourtant toute l'inanité. Beaucoup ont estimé 1942 tout-à-fait comparable à 1917, dont le raisonnement n'était qu'une inconsciente opération arithmétique.

3/1/43

Lire des romans en nombre : décevante opération, le pourcentage de ceux qui seraient seulement passables est inavouable. Et tel qui avait paru nettement émerger de la masse n'est souvent qu'une désillusion de plus quand on le soumet à une nouvelle lecture. Je viens de le vérifier une nouvelle fois en relisant *La Citadelle*. Il y a du solide, mais beaucoup de plaqué : presque toute l'histoire de Christine et surtout sa mort sous un autobus qui est digne du pire

roman feuilleton, et ce Manson au diagnostic infaillible et qui sème les miracles partout où il passe.

7/1/43

Encore une de ces gloires qui me déçoivent et me laissent surpris : Knut Hamsun. Les deux livres que j'ai lus, *La Faim* et *Bénoni*, m'ont paru aussi faibles l'un que l'autre, de ce genre si spécial de faiblesse que présentent de nombreux livres nordiques : il semble toujours que quelque chose d'intéressant va surgir, et cette attente se prolonge jusqu'à une fin qui ne termine absolument rien, ou, comme celle de *Bénoni*, n'est qu'une mauvaise plaisanterie sous son apparente naïveté.

Avant 1938, plusieurs revues annonçaient que les Soviétiques fabriquaient 500 chars d'assaut par mois. En 1942, les états-majors ont déclaré d'une seule voix que les « armements colossaux des Rouges » étaient une surprise technique dûe à un secret féroce gardé. Nous prenne-ils pour des minuscules, ou le sont-ils réellement eux-mêmes au point de n'avoir jamais su faire une bénigne multiplication ?

« Vous êtes malade, dit Carton^a, parce que vous avez mangé trop de féculents — Mais je n'en ai pas vu depuis deux ans — Justement, vous êtes malade pour n'en avoir pas assez mangé ». Cette sorte de raisonnement jouit d'une rare fortune, actuellement : les Américains avancent ? C'est qu'ils ont une supériorité écrasante dans tous les domaines. Ils reculent ? C'est par ruse et réflexion subtile : ils désirent laisser à l'Axe un champ de bataille en-dehors de l'Europe, en Tunisie par exemple. Comme cela, ces messieurs Teutons ont dû débarquer en Afrique ; sinon les Américains auraient

a. Docteur Paul Carton (1875-1947), médecin français inventeur et apôtre de la médecine naturelle.

dû aller les chercher jusqu'en Europe, opération gênante et coûteuse. Au fond, ce pseudo-raisonnement s'appelait autrefois un sophisme ; il mérite toujours ce nom.

10/1/43

On a coutume de féliciter les bergers et de réduire les mérites des Rois mages à de minces proportions. Je serais volontiers de l'avis contraire, non point par esprit de contradiction. Les premiers ont eu la foi, sans doute, ils se sont levés la nuit et sont partis sans hésiter — mais la crèche ne devait guère être éloignée et l'ange se chargeait de garder les troupeaux. Ils n'ont pas eu le temps de douter en chemin ; des bergers — et des bergers arabes — trottent bon train. Aussitôt arrivés que partis. Mais les Rois mages ! Ils ont laissé derrière eux bien plus qu'un troupeau, et à une garde intéressée et peu fidèle. Ont-ils seulement retrouvé leur trône ou leurs richesses, une fois revenus ? Et leur départ fut un acte de foi méritoire : un ange n'est pas venu les héler, ils ont dû se fier à une conjonction d'étoiles, connaissant les probabilités d'erreur dans leurs calculs ou dans leurs livres. Ils sont partis quand même, pour un lent voyage de longue durée ; durant la monotonie des étapes, sur le chameau ou l'éléphant que leur attribue la tradition, ils ont dû filer ce songe toujours renaissant du voyageur ; le doute les a visités, quand ils examinaient de nouveau cette histoire en eux-mêmes, ou quand le mauvais temps voilait les étoiles. Puis ils ont perdu la piste, il leur a fallu questionner, à travers leurs interprètes, ces Juifs, à la fois réticents et trop curieux. Tout cela pour découvrir dans une étable un ouvrier charpentier avec son bébé nouveau-né, des gens mal habillés et ignorants, eux les rois et les mages, savants lettrés, poètes et érudits. En vérité plus admirables peut-être que tous. S'ils sont arrivés les derniers, ils étaient

partis les premiers. Les bergers avaient déjà retrouvé leurs troupeaux, que les mages commençaient à peine ce chemin inconnu, dangereux sans doute, que le songe leur avait ordonné de prendre. S'ils parvinrent même chez eux, je me demande comme ils furent accueillis : moquerie ? Indifférence ? Incrédulité ? Ils venaient de trop loin pour qu'on pût croire cette histoire d'un Dieu-bébé, jolie et touchante, si l'on veut, mais des dieux, des réincarnations, des animaux familiers, nous en avons tant parmi nos livres sanskrits et nos légendes prakrites. Pendant que vous n'étiez pas là, nous avons eu des choses plus intéressantes ; nous allons vous conter cela, et demain, ou un autre jour, vous nous parlerez, si vous y tenez vraiment, de ce nouveau Dieu (ou dieu) d'Israël.

11/1/43

Trente ans, ce n'est plus la première jeunesse, et me voilà au milieu du chemin de ma vie, sans tristesse, peut-être, mais pas sans mélancolie. En trente ans de vie, je n'ai pas fait grand-chose, ou, tout au moins, je n'ai rien créé intellectuellement ni moralement, ni socialement, puisque la famille est la condition normale de tout homme. De la mélancolie, mais pas trop de regrets. À cet âge Pascal avait parcouru le cycle complet des connaissances humaines de son temps, et mis partout le sceau de son génie. Moi qui ne suis qu'un homme ordinaire parmi les hommes très ordinaires, j'ai une femme et quatre enfants. Je ne vois pas ce que je pourrais faire de mieux. Ce qui me déçoit le plus, c'est l'évolution de ma personnalité : du simple point de vue technique, j'en suis aux premiers tâtonnements d'une pédagogie, combien paresseuse et incertaine ! Je ne sais pas encore le latin ni le grec, j'ai des lacunes gigantesques dans ma culture, et mieux vaut ne pas parler de ce que je sais et



14. *Pierre et Dominique.*

de ce que j'ignore du domaine scientifique. Et tout cela ne compterait rien, si j'étais autre chose qu'un chrétien terne et médiocre, un lumignon noircissant, mais trop bien enfoui sous le boisseau.

21/1/43

Pourquoi en être humilié, quand le Christ a consenti de passer trente ans de vie cachée ?

La déception éternelle du Français est peut-être de ne jamais rencontrer un chef digne de ce nom, auquel, tout au fond et malgré ses rodomontades d'indépendance, son âme aspire à obéir. Je pense à Kipling

*But we hold that in all disaster
 (And faith, we have found, is true !)
 If only you stand by your Master,
 The Gods will stand by you !*

25/1/43

Je suis toujours frappé de l'extrême sobriété de Schubert. *Der Doppelgänger*, par exemple, atteint à la puissance saisissante avec un accompagnement très simple que la transposition orchestrale de Berlioz a inutilement boursoufflé. *Des Madchens Klage* reste constamment dans une admirable mesure ; et pourtant je n'ose penser aux éperdus braiements qu'aurait provoqué ce thème chez un quelconque Massenet ou *musicriquet* analogue (Je ne puis détacher ce lied de l'ambiance où je l'entendais : le salon de Digne avec ses fenêtres ouvertes sur une terrasse de soleil et de tilleul).

Allemagne et Russie, les deux colosses luttent à mort dans un effroyable duel. Et la France ? Je la vois comme



15. *Pierre et Geneviève sur la terrasse de Digne en 1932.*

la jeune fille que King-Kong déposait un instant pour régler une tonitruante explication avec un brontausaure fort endenté. Combat fort spectaculaire, dont l'issue ne pouvait rien amener de bon, quelle qu'elle fût, pour la pauvre fille.

Le petit abbé parlait d'or : le Christ n'a pas commencé sa vie publique par une profession de foi spectaculaire, un discours à grand éclat ou un miracle d'éblouissante technique : il n'a voulu qu'éviter une petite humiliation aux jeunes mariés de Cana, empêcher que ce repas de noces soit gâté par un incident matériel. Donc, nous, commençons par les petites choses au lieu de viser trop haut, ou de prétendre convertir les hommes en série.

31/1/43

*But at my back I always hear
Time's winged chariot hurrying near*^a.

a. Poème d'Andrew Marwel (1621-1678) *To his Coy Mistress*.

Par bribes et morceaux, par coupures et par sauts, je suis à la fin parvenu à totaliser les différentes parties de *Sparkenbroke*^a. Quoi ! Ce n'est qu'un nouvel avatar du mythe de Tristan, habile et même beau, par endroits, sans doute, mais qui n'enlève rien au côté déplaisant de l'histoire. Ma sympathie est toujours allée au roi Marc, bien davantage encore à George Hardy, plus fin et plus complexe. Je n'aime guère qu'on décore ce roman du nom de platonicien : une épitaphe tirée de *Phèdre* ne suffit pas à épurer, légitimer ou même « transcender » (!) cette vieille histoire de la passion fatale, dont l'aboutissement ne peut être que la mort. Puis cette prétention de Morgan qui glisse des vers de son cru sous la plume du génial Sparkenbroke !

8/2/43

Après lecture d'une double anthologie — *Ces Monts affreux, Ces Monts sublimes* — sur les textes alpins du 19^{ème} siècle^b, je suis étonné d'y trouver unanimement une telle médiocrité littéraire. D'où vient qu'il y ait tant de belles pages sur la mer et qu'il faille attendre au moins 1925 pour trouver sur la montagne quelque chose qui ne soit pas vulgaire et prétentieux ? Même Chateaubriand voit son inspiration décliner quand il touche Chamonix et ne peut écrire qu'une diatribe aussi médiocre que célèbre. Serait-ce que l'alpinisme réel exige des qualités physiques dont sont dépourvus les écrivains ? La montagne échappe-t-elle à la description ? Ou serait-ce simplement que je trouve décevante

a. Roman de Charles Morgan (1936).

b. *Anthologie de la Littérature alpestre* de Claire-Éliane Engel et Antoine Vallot, deux volumes parus en 1934-1936 avec des illustrations de Samivel.

toute littérature alpine comme un marin le ferait des livres de mer ?

20/2/43

Nous répétons, sans trop y prendre garde, que nous sommes les fils de Dieu, mais nous passons comme tels dans le monde et personne ne s'en aperçoit. Cette filiation devrait faire de nous un bloc de radium, et nous sommes aussi ternes — ou plus — que les autres. Pourtant la séduction du Christ était telle que nul n'y résistait un instant, homme d'affaires comme Zachée, érudit comme Nicodème, ou pêcheur comme Pierre. Qu'est-elle devenue en nous ? Au lieu de la refléter, nous ne sommes que des écrans opaques. Tandis que les forces du mal proclament malgré elle la vérité.

... *Ein Teil von jener Kraft
Die stets das Böse will und stets das gute schafft*^a.

J'admire cette faculté qu'a Chesterton de rester dans le plus clair réel au milieu de la fantaisie la plus ailée ; il ne peut pas devenir fumeux et flottant, mais la vie éclate à chaque page de son œuvre, quand bien d'autres se dessèchent laborieusement et ne peuvent aligner que des platitudes, parmi leurs efforts pour reproduire la vie, comme ils le disent en jargonnant. La fin de *Le Nommé Jeudi* me semble caractéristique (et pourtant je l'aurais trouvée plus belle encore si ce cauchemar n'avait pas eu de réveil et s'il se fût terminé sur l'anéantissement de Syme. Le « sur-quoi-je-me-réveillai », plaisant pour Aristophane, me semble trop facile pour Chesterton).

a. Goethe, *Faust* : « (Je suis) un élément de cette force qui toujours veut le mal et toujours crée le bien » (Méphisto).

7/3/43

La musique me paraît l'effort le plus beau, le plus désespéré accompli par le génie humain pour se dépasser lui-même et donner une expression de beauté la plus capable de se dégager de la matière. C'est un élan vers un pur idéal, une perfection angélique, au sens propre du mot, si l'on considère que l'ange est l'intermédiaire entre Dieu et l'homme, et qu'on ne peut atteindre Dieu par la seule beauté — mais bien s'en rapprocher. *L'Alleluia* de Haendel serait-il tellement déplacé dans la vallée de Josaphat ? Si Dieu emporte au ciel quelques-unes des cathédrales gothiques, combien de pages musicales ne mériteront-elles pas de les précéder ? — Mais cet effort le plus pur que puisse accomplir l'homme, ce détachement de la matière n'est que par la douleur, et les sommets de la musique ne sont pas la joie d'un élan, mais un déchirement de ne pouvoir que frôler la beauté entrevue, et parfois une retombée, mais admirable, comme dans le « Sanctus » de la *Messe en Ré*^a. César Franck ne me semble pas « céleste », comme le disent les critiques, mais plutôt exprimer toute la douloureuse nostalgie d'un paradis perdu.

25/3/43

Une pensée de Chesterton pour le temps présent : « Le bonheur parfait des hommes sur la terre (s'il vient jamais), ne sera pas une chose plate et solide, comme la satisfaction des animaux. Ce sera un équilibre exact et périlleux, comme celui d'un roman désespéré. L'homme doit avoir juste assez de foi en lui-même pour avoir des aventures et juste assez de doute de lui-même pour en jouir. »^b

a. Probablement le « Sanctus » (en ré majeur) de la *Messe en Si mineur* de Jean-Sébastien Bach.

b. G.K. Chesterton, *Orthodoxie*, 1908.

Une marée de haine submerge le monde ; il faut, pour ne pas se laisser entraîner une lutte de tous les instants. Comme le dit Flaubert, ce sont « d'épouvantables joies et d'atroces plaisirs ». Quand le journal m'apprend que les B.17 américains ont fait à Cagliari quelques centaines de cadavres, j'éprouve un sentiment d'horrible satisfaction, que la honte et même le remords n'arrivent pas à anéantir complètement. Et tous, nous en sommes là, incapables par surcroît de réaliser même un semblant d'unité par la haine, puisque ces réactions sauvages divergent et s'opposent. S'il est déjà grave que le premier mouvement soit mauvais, le pire serait que le second se trouve impuissant à l'infirmier. Dieu nous préserve de céder à la haine.

Il demeure, dans les romans de Cronin, un rien d'artificiel, que je regrette. C'est admirablement fait, mais la technique n'arrive pas à demeurer invisible, ou plutôt l'auteur semble avoir la coquetterie du spécialiste qui prend plaisir à faire affleurer une ligne de force dans la construction de sa façade. Le héros de ses livres est mis en contact avec des milieux différents méthodiquement (peut-être trop), pour que ses réactions en gammes nous le fassent connaître de façon totale : c'était le cas pour la Dame aux œillets, pour André Manson, pour le Chapelier, et, maintenant, pour le Père Chisholm. Mais vraiment c'est du beau travail. (Je suis étonné de cette admiration pour Confucius, dont la morale m'a paru utilitaire, d'un juste et médiocre milieu, sans aucun élan).

8/4/43

Il est pénible d'en être arrivé au stade du demi-savant : les livres vraiment savants me fatiguent, je n'ai plus le courage ni la patience nécessaires pour ne pas les survoler en diagonale ; et les ouvrages plus ou moins vulgarisateurs

m'ennuient, car je savais déjà ce qu'ils disent, et me vexent dans mon égoïsme, parce qu'ils permettent aux autres d'être commodément informés de ce que j'ai eu souvent grand peine à recueillir çà et là. Prendre garde que ma tendance pédagogique ne tourne pas à un monopole ni à un accaparement. Il faut que les autres progressent, tant mieux si c'est grâce à moi, tant mieux aussi, et peut-être davantage, si c'est par d'autres que moi.

Au fond, il y a eu deux jugements sur ma valeur professionnelle qui m'ont causé un sensible plaisir (plus que les neutres louanges des rapports d'inspecteurs très généraux), celui de Frier^a : « Il fait tous les cols avec les mains en haut du guidon », et celui de Basset : « Ce n'est pas la peine d'essayer de lui monter le coup ».

24/4/43

Les pâtisseries ont grand succès, par ce Vendredi Saint, et peut-être que mon amertume est aussi hypocrite qu'indignée. Mais quoi ! Même en ce jour ne songer qu'à manger, le seul dans l'année où tout souci analogue devrait céder la place. Quand viendra l'alouette de Pâques dont le chant nous délivrera du matériel, ne serait-ce qu'un moment ?

Quand je cuidais avoir trouvé une idée à peu près personnelle, j'apprends qu'au VI^{ème} siècle, le recueil de Barthori la contenait déjà : « On persuade aisément un ignorant, plus aisément encore l'homme de grand savoir ; mais celui qui a un commencement de savoir, Brahma lui-même n'en viendrait pas à bout ».

a. (Philippe) : Élève de Pierre, qui a tenu ensuite une boutique de couteaux, près de la place de Gordes.

29/4/43

Maurois admire fort « Un centurion de la trentième »^a et loue Kipling de connaître les Romains de façon si étonnante. Je pense que son raisonnement claudique : l'histoire de Parnesius est belle, c'est du bon Kipling, mais aucunement romain. Il faut être aussi faussement subtil que Maurois pour n'y avoir pas retrouvé l'habituel bon-et-loyal-très-anglais-lieutenant faisant ses premières armes à la frontière des Indes, aussi sot que Maurois, surtout, pour s'étonner de l'explication évidente qu'en donnait Kipling lui-même.

5/5/43

Toutes ces histoires de magie, science serète, ésotérisme, métapsychisme, une fois dépouillées de leur *aura* de mystère deviennent aussi plates que sottement simples. Déjà le livre de Danzel^b m'avait fortement déçu ; je viens de lire l'étude de Seabrook sur le culte du Vaudou à Haïti : tout se résume en quelques cérémonies pas mal répugnantes où l'on arrache le cou à des poulets et où l'on boit du sang de bouc, à des scènes d'hypnotisme bestial où l'on échange soi-disant l'âme d'une jeune fille préalablement droguée avec celle (!) d'un jeune bouc abruti de terreur. Plus quelques maléfices noirs mais d'une explication aisée, comme les zombies, sans qu'il soit besoin de quitter le domaine peu surnaturel des drogues. Total bien médiocre, après tout, et qui ne valait certes pas qu'un quarteron de romanciers bénévoles déploient tout l'attirail poussiéreux des sortilèges exotiques et des tragiques mystères de l'âme noire. Quant à cette énorme compilation allemande sur les cas de possession plus ou moins diabolique dans toutes les religions

a. Préface à l'édition française de *Puck, lutin de la colline* (1930).

b. Sans doute *Magie et Science secrète*, Payot 1939.

et races connues, il ressort de ce fatras à prétentions philosophiques que tout cela est dépourvu de mystère et ne dépasse pas les attributions de la psychologie, et surtout de la pathologie. Au fond, il est excellent que la vérité soit aussi plate, voire même puérile de bêtise. Tel se laisse troubler par ces prétendus cultes mystérieux aux divinités secrètes, qui resterait tout coi et tout penaud de sa propre bêtise s'ils voyait sous une lumière crue la simple réalité. De même le bouddhisme ou le confucianisme sont plus attirants de loin que de près. (Sans compter qu'un « culte » dont le résultat le plus net est d'amener des coucherries générales au clair de lune n'apparaît guère que comme un prétexte, trop facile à percer à jour).

8/5/43

Pour en avoir le cœur net et me former un opinion personnelle sur la question, je viens de lire *La Pucelle*, de Voltaire. Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais, mais c'est encore pire : la forte obscénité me semble nettement préférable à ces réserves, demi-mots et périphrases que le dix-huitième siècle pratique assidûment. Surtout je ne trouve pas de mots suffisants pour qualifier la médiocrité de la production, et la faiblesse de l'esprit de Voltaire. Ces interminables aventures à rebondissement de Dunois, Dorothee, Agnès Sorel, Chandos, ont l'imprévu et la finesse des histoires a épisodes du *Bon-Point Amusant* ou de *L'Épatant*^a. Les notes de l'auteur, avec leur prétention à l'ironie, grincent de bêtise et d'incompréhension universelle. Quant à l'intention qu'il avait d'être sacrilège, elle sombre piteusement : les pires saletés qu'il a inventées, telle l'histoire de

a. *Le Bon point amusant - et instructif!* est une petite revue hebdomadaire pour enfant créée par Albin Michel en 1911. *L'Épatant* a publié les premières aventures des *Pieds Nickelés* entre 1908 et 1939.

l'âne, sont aussi plates qu'ennuyeuses et lui choient lourdement sur le nez. Il s'est donné un mal infini, son crachat à l'huile de lampe est laborieusement expectoré, mais, loin d'arriver à son but, il lui dégouline dessus de façon peu appétissante. Cette œuvre suffit à faire classer Voltaire parmi les fausses gloires. Un homme assez sot et assez borné pour écrire *La Pucelle* ne peut être un génie, ni même simplement intelligent. Impression renforcée, d'ailleurs, et confirmée, par les autres petits poèmes divers qui sont ennuyeux, prétentieux, ou même cochons, mais ternes, sans le moindre esprit. Tout cela donne une piètre idée de ces générations de bourgeois qui mirent *La Pucelle* dans l'enfer de leur bibliothèque pour s'en délecter à huis clos ; de tels amusements sont lugubres, ou, comme dit Toulet, « tristes comme la fille d'un mercier protestant qui aurait engrossé sa bonne un jour de pluie »^a.

9/5/43

Parmi le peu de choses que nous devrions envier aux Allemands, je placerais en tout premier lieu le sentiment si fort et si particulier qu'ils ont de la camaraderie. Je n'aime guère le terme d'ami, qui ne se dégage pas assez de l'égoïsme, d'une sentimentalité nerveuse et parfois féminine. Mais quand je relis *Drei Kameraden*^b, livre pourtant d'un désespoir absolu, il me vient un regret de ne pas connaître cette communauté (je n'arrive pas à rouver le mot propre) qui lie Robby, Otto et Gottfried. Toute question d'éthique mise à part, cette camaraderie est d'une virilité à laquelle ne semblent pas pouvoir parvenir la réserve britannique, ni l'exubérance américaine, ni l'individualisme français.

a. Paul-Jean Toulet, *Mon Amie Nane* (1905).

b. Erich Maria Remarque (1936), paru en français en 1939.

3/6/43

Le éloges éperdus et plutôt prétentieux que déverse Thibaudet sur Mallarmé ne me convainquent point. J'admets toujours une poésie difficile, obscure, voire hermétique — et parfois je l'admire ou je l'aime — , mais je ne trouve aucune justification à ce charabia ésotérique et anglicisant. *La Prose pour Des Esseintes*, ou *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard*, me laissent une impression de farce lugubre, ou de déconnage laborieux. Sans doute que je fais partie de ces vieux universitaires qu'il accuse et raille de se complaire au style de *Salammbô* et de *La Tentation de Saint Antoine*. Pourquoi pas ? Est-il plus difficile d'écrire comme Mallarmé, ou comme Flaubert ? — Il est caractéristique, d'ailleurs, que les sectateurs des écrivains abscons soient toujours violents et catégoriques. La tentation est trop forte de se compter dans le *happy few*, et, inversement, d'en écarter le menu peuple, à commencer par les boucs émissaires, ces pédants et cuistres de professeurs (au point que Mallarmé est maintes fois loué d'avoir fait une classe rêveuse et inconsistante, de lui avoir préféré une chronique — de quel ton, ma chère ! — sur la toilette féminine dans un journal de modes).

Il serait curieux de psychanalyser certains hebdomadaires illustrés. À quelles tendances peuvent correspondre ces nouvelles (si l'on peut dire) qui reviennent régulièrement, et toujours se passent à Shanghai, dans l'Amérique du Sud avec quelques poussées jusqu'au Yucatan, ou en Espagne ? Et ce dosage habituel entre la guerre et le sex-appeal, qui nous donne une proportion de trois pages de tanks, d'une page de baigneuse succincte, et d'une page de Coulisses de Cabotinville. Ce dosage est du reste identique dans les hebdomadaires de l'Axe et dans les français ; je pense que l'on peut sans se tromper l'extrapoler aux journaux analogues chez les Alliés, et d'ailleurs Freud y aurait

trouvé, outre une nouvelle collection de symboles, matière à s'en réjouir.

5/6/43

La réaction de Martine^a s'applique merveilleusement à la politique : un parti, voire un pays, trouvent la plus forte proportion de leurs admirateurs parmi ceux qu'ils méprisent, attaquent ou persécutent. La conviction adoratrice de l'homme battu est en raison directe de la force et du nombre des coups qu'il reçoit. Comme autrefois les bourgeois riches envers le communisme. Masochisme, réflexe de servilité, désir compensateur de s'intégrer au parti du mâle cogneur — et d'autres raisons, sans doute, menues ou non.

Thème du pays perdu, où vivent peuples étranges, monstres pré- ou post-historiques, thème du Robinson, thème de l'abri sous la pluie. Ils se poursuivent parmi toutes les littératures de tous les pays, avec une curieuse insistance, mêlée souvent de regret. Tous trois, pourtant, se ramènent à un motif central de la solitude, et cette sorte de nostalgie pour elle semblerait contredire les idées habituelles sur l'instinct social de l'homme. Je me demande si le désir d'évasion en est, à lui seul, une explication satisfaisante.

Toujours ce désir lancinant de tout expliquer ; j'ai peu de passions, mais certainement celle de savoir et de comprendre les « pourquoi » et les « comment » . Comme Ménélas, et sans doute aussi ridicule que lui, « les choses que je ne comprends pas sont pour moi une insulte personnelle »^b.

a. « Il me plaît d'être battue » (réplique de Martine dans *Le Médecin malgré lui*, Acte I scène 2.)

b. Paul Claudel, *Protée*, Acte 1, scène 2.

Mais ne pas avoir de questions a se poser, quelle morne apathie ! « Après tout, la vérité est peut-être triste », dit l'autre ^a. Non, car je devine la paix éclatante, la certitude souveraine de celui qui sait, et la vie n'est qu'une quête de la vérité, faite d'elle et pour elle.

17/6/43

Il est excellent de se rencontrer de temps a autre avec un petit danger, pour mieux se connaître. D'ailleurs les réactions sont parfois très curieuses ; dans la cheminée de la Grande Sure, j'ai couru divers risques : terre mouillée, prises boueuses, tourbillons de pluie aveuglante, toile de tente que le vent me rabattait sur la tête ou glissait astucieusement sous mes semelles. Mais l'impression ressentie ne fut pas celle que je prévoyais, et j'échoue presque complètement quand je tente d'y porter l'analyse. Aucune peur, aucune inquiétude, mais une certitude que rien de mal n'arriverait, comme s'il ne s'était agi que d'un jeu, difficile, peut-être, même délicat, mais sans risques, pourvu qu'il fût joué dans les règles. Plusieurs fois, j'avais eu peur, le danger une fois passé ; cette fois, non ; peut-être simplement parce que j'étais trop occupé à garder ma route dans le brouillard et les rafales, pour avoir le temps d'envisager des impressions quelconques.

18/6/43

Se méfier du réflexe de contradiction qui résulte, non d'une opposition raisonnable ou raisonnée à l'esprit grégaire, mais du parti pris de saisir l'opinion contraire à celle qui est exprimée. Attitude dangereuse, puisqu'elle évite

a. Ernest Renan.

toute réflexion personnelle, et stérile, absolument, tandis que penser par opposition au donné peut être excellent et ne reste jamais inutile, même en cas d'erreur, puisqu'il y a eu travail original de l'esprit.

Toujours ces vides sujets de bachot, qui, incapables de poser une question congrue sur un seul auteur, se voient contraints d'en comparer deux — l'an passé, Vigny et Baudelaire, ou trois — cette année, Montaigne, Pascal et Voltaire. Comme si la pensée française n'était pas assez riche pour que l'on doive en grouper plusieurs, quand il s'agit de donner base à discussion, ou comme si une œuvre ne pouvait être belle en elle-même, mais seulement par référence à une série, voire même à un de ces classements qui sont, en matière d'art, une manie nationale.

Le *Dingley* de Jérôme-de-l'Académie-Française-et-Jean-Tharaud ressemble aussi peu au vrai Kipling qu'à son original une des statues de Jeanne d'Arc par Maxime Réal del Sarte. Le simple fait de le nommer « illustre écrivain » marque une ignorance, ou, ce qui est encore pire, une méconnaissance totale de l'homme et de son œuvre.

19/6/43

Rien ne me coupe davantage l'inspiration que la vue d'une classe vide : murs désolément gris, convergence de bancs déserts, où se perd, faute de surface réfléchissante, tout essai de réflexion. Au creux de la salle s'accorde le creux de mon cerveau qui, malgré les plus grands efforts, ne saurait qu'exsuder des pensées rebattues et usées, telles qu'en émettraient les murs, s'ils pouvaient un jour s'exprimer et rabâcher ce mélange de règles grammaticales, de phrases de manuel et de citations écorchées dont ils sont assurément saturés.

9/8/43

Certains sauriens, comme le diplodocus, étaient contraints par leur alimentation herbivore à une constante recherche de la nourriture. Leur vie se passait totalement à dévorer ou à quêter leur pitance. Et pour cette occupation peu intellectuelle, un cerveau minuscule suffisait à cette masse énorme, un cerveau gros comme le poing pour un corps de 25 mètres de long. À quoi bon davantage de substance réfléchissante ? Pour nous, la majorité des facteurs étant déjà identique, il est probable que tôt ou tard le parallélisme va devenir total.

Quelques centaines de quadrimoteurs passent au-dessus de ma tête ; ils sont menés et équipés par des hommes sélectionnés physiquement, intellectuellement, peut-être même moralement. Ils vont affronter les chasseurs de nuit, la D.C.A., le mauvais temps, l'atterrissage de nuit. Ce sont donc des héros. Mais ceux qui vont recevoir les torpilles, les bombes au phosphore, ou les morceaux de maisons sont presque tous des innocents (de la guerre, tout au moins). Ils sont donc dignes de pitié, d'autant plus qu'ils ne peuvent se défendre, si ce n'est de façon « passive », Ô ironie. Comment alors sortir de ce dilemme ? Où est le droit, la justice et *tutti quanti* ?

20/10/43

Je suis vexé, quand la rentrée des classes n'est pas possible, mais son rétablissement ne me cause aucun plaisir. Est-ce esprit de contradiction devenue manie, ou habitude de se trouver à l'aise dans la seule récrimination ? Aussi bien, l'esprit s'endort trop vite dans une vie végétative : un nouveau départ ne se fera qu'avec grincements et geignements. La preuve !

PAS DE LAIT AUJOURD'HUI

MAIS LES ENFANTS DE LA CATEGORIE E TOUCHERONT DEUX BOITES DE LAIT CONDENSE

Le Directeur départemental du Ravitaillement général de l'Isère communique :

Le ramassage du lait ayant été impossible par suite de la pénurie des transports, il n'y aura aucune répartition de lait frais sur Grenoble dans la journée du 22 août.

En conséquence, tous les enfants de la catégorie E (moins de 3 ans) des centres de Grenoble, Fontaine, Echirolles, La Tronche, St-Martin-le-Vinoux, St-Martin d'Hères, munis de la feuille de denrées diverses d'août du type national (impression bleue sur fond vert) pourront toucher chez tous les pharmaciens de la ville de Grenoble, en échange du ticket FE de cette feuille de denrées diverses une boîte de lait concentré sucré et une boîte de lait concentré non sucré.

L'attention de MM. les pharmaciens est attirée sur l'importance du contrôle à effectuer le ticket FE tenant lieu de bon d'approvisionnement. Ces tickets seront collés par feuille de 100 et renvoyés à la Direction Départementale du Ravitaillement Général le 31 août 1944.

Valeur des tickets-lettres de la carte de pain

Les tickets-lettres de la deuxième quinzaine du mois en cours ont la même valeur que ceux de la première quinzaine, à savoir :

Toutes catégories : lettres cerclées, 10 grammes de pain ; lettres non cerclées, 250 grammes.

16. Coupure du Petit Dauphinois, août 1944.

La plus colossale puissance, dont l'idée abstraite suffit à effrayer n'est après tout qu'une collection de petits hommes. L'idée n'est pas neuve, mais l'étonnement de la voir réalisée est toujours nouveau.

Burning Daylight^a, livre manqué, mais si révélateur de cette courte philosophie d'un homme qui n'a lu que Spencer, interprété à sa façon. Désespoir, angoisse sur l'homme et sa destinée, surviennent le jour où il s'aperçoit qu'il prend du bedon. Pour retrouver une éthique et quasi une métaphysique, il suffira d'un peu d'entraînement et d'un retour à une nature idyllique. C'est simplet, mais nécessaire pour empêcher le naufrage dans le pessimisme et la mort, comme son frère plus subtil, Martin Eden.

5/11/43

Me voilà, comme La Fontaine pour Baruch, prêt à demander à chacun : « Avez-vous lu Gobineau ? » Les *Nouvelles asiatiques* m'ont séduit, en particulier, dans leurs genres très différents, « Les Amants de Kandahar », « la Vie de Voyage » et surtout « L'Illustre Magicien ». Un amateur de rapprochements y verrait quelque chose de Mérimée dans l'une, de Kipling dans l'autre, mais de Gobineau tout court dans la dernière. Il a cette puissance de l'homme supérieur, parfois porté par l'étendue même de ses connaissances à une synthèse d'allure aisée, mais dont le lecteur méfiant se demande si elle n'est pas quelque peu systématique. Il prétend, dans sa préface, nous donner une vision exacte (enfin !) de l'Orient. Exacte, peut-être, mais ne serait-ce pas d'un Orient vu à travers le comte de Gobineau ? Cette réserve faite, c'est un Monsieur.

a. Jack London (1910).

Tempête de Printemps^a est un livre inégal, avec du médiocre sous-Giono, mais il y a une belle page qui trace les impressions d'un homme sur une vire, et qui a peur. C'est presque cela, cette peur noire, étouffante que l'on n'oublie plus, et dont la seule pensée impressionne — indépendante, par ailleurs, de la difficulté objective du passage. Car je l'ai surtout éprouvée en des endroits sans grande méchanceté.

On ne peut être chef sans une dose certaine de sottise ou de brutalité. Le sage voit trop bien la thèse et l'antithèse pour pouvoir se décider rapidement, et l'humanitaire ne se résout point à charger un autre d'une tâche qu'il pourrait accomplir lui-même. Or le chef ne doit pas tenir compte des souffrances qu'il inflige et des morts qu'il amène.

27/11/43

Théorie d'Emmanuel^b sur l'origine et la valeur de traduction de la métaphore chez le poète. Les réalités ne sont

a. Premier roman de Jean Proal (1932).

b. « Maman nous explique un jour : 'Nous cachons un Juif, il ne faut surtout pas le dire' et bien sûr nous nous empressons de le dire à Marie. De fait nous hébergerons dans l'antichambre ou dans le bureau deux hommes étonnants. D'abord Emmanuel Reiss (ou Raïs ?), maigre, subtil, gentil et serviable. Il est très averti de psychologie et il veut bien nous soumettre à quelques tests, à la demande de Maman : nous devons citer un mot dont nous ne connaissons pas le sens et il nous faut ensuite dessiner ce qu'il évoque pour nous. Je crois qu'il analyse aussi nos écritures. Je saurai plus tard une partie de ses analyses : moi je suis 'hanté par le tragique' (ça a longtemps été très exact) et Nicolas si fragile 'fera la fierté de ses parents' (exact aussi). Emmanuel est en fait un très grand intello ; il fait découvrir aux parents Kafka et Michaux. Il parle plusieurs langues européennes : après les cinq premières, c'est très facile, nous dit-il, comme pour s'excuser ; il explique très naturellement que ses pensées philosophiques sont en français, ses émotions en italien et ses jurons en allemand. Après la Libération, il nous rend

que la surface finie d'un océan sans fond de possibilités dont les seules qui passent à l'existence le font en prenant corps dans une réalité. Le Paradis serait la réalisation complète de toutes les possibilités. Quand le poète crée une métaphore, il brise une association d'idées banale et perçoit intuitivement un rapport imprévu ou même déconcertant entre deux essences apparemment distantes et indépendantes. Ce faisant il donne corps à une nouvelle possibilité ; étudier pourquoi et comment il choisit ses métaphores, ce serait découvrir l'idée, généralement inconsciente, la conception qu'il a au fond de lui-même, à travers cette réalisation partielle, de la réalisation totale, autrement dit du Paradis.

Journal de Jules Renard, ou la pire des vies : le Monsieur qui se tue lentement, un peu chaque jour, méticuleusement, à petits coups d'épingle, et qui note sa torture avec des quintessences de phrases clouées à la file dans un gros cahier.

29/11/43

Laclos est réellement très fort, et *Les Liaisons dangereuses* un livre où tout est transcendant, même la préface. Ou je ne suis qu'un naïf et dupe de l'auteur, ou c'est le roman le plus moral qui soit, et je ne conçois pas qu'il puisse « induire en mauvaises pensées ». Il est impossible d'imaginer des personnages qui fassent leur malheur avec une plus lucide application ; ce sont, à la lettre, les artisans de leur

fréquemment visite. Je me souviens de cette petite scène : on a sonné, papa ouvre la porte et Emmanuel : 'j'espère que je ne vous dérange pas, mais si c'est le cas, n'hésitez pas à me mettre dehors'. Ils resteront longtemps en correspondance et Jacotte écrira à sa veuve à la mort de Papa. » (Philippe Lecarme, *Album de Famille*, tome 1.)

enfer. Un seul point faible : la petite vérole qui défigure Madame de Merteuil est superflue, elle ne fait qu'enjoliver une démonstration achevée et introduire une punition du vice artificielle. La variété du style avec les épistoliers est surprenante, et chacune des lettres de Valmont, en particulier, est un chef-d'œuvre.

Du totémisme et de la nécessité métaphysique de la guerre, d'après la Kabbale : au commencement Dieu voulut créer la Terre, et les anges (ou dieux) auxquels étaient attribuées planètes et étoiles déclarèrent qu'il était impossible d'introduire un nouvel astre dans un système parfait sans le déséquilibrer. Cela ne pouvant être que si leurs planètes étaient astreintes à décrire certaines orbites, telles que la Terre ne serait jamais heurtée, ils acceptèrent cette sujétion, mais demandèrent comme prestation (terme d'Emmanuel) l'autorisation de peupler eux-mêmes cette Terre. Il leur fut donné d'essayer au cinquième jour de la Création, mais leur tentative échoua partiellement, et leur effort créateur n'aboutit qu'à la projection sur la Terre d'une sorte de caricature d'eux-mêmes. Telle fut l'origine des animaux, chacun d'eux n'étant qu'une image déformée d'un de ces dieux. Mais au sixième jour, Dieu créa l'homme à son image et à sa ressemblance. Cependant l'effort des autres continue à s'exercer sur l'homme, et, s'il ne peut le modifier, lui impose cette projection faussée, avec une telle force que chaque peuple, d'une race primitivement pure, se donne un totem, lequel traduit et incorpore cette action persistante. Les mélanges de races compliquent les totems, l'individu lui-même en possède de particuliers (on rejoint ici l'influence de la physiognomonie), mais la force agissante demeure : le peuple chien ne peut s'entendre avec le peuple fourmi, non plus qu'avec le peuple mouche, et la guerre n'est que la résultante de cette sorte de nécessité métaphysique. Le seul moyen de la faire cesser et d'arriver à la fraternité voulue

par Dieu entre les hommes tous semblables est que chacun extirpe de lui-même cette partie bestiale qui est le mal (et là, malgré les dénégations d'Emmanuel, je trouve du pur Zoroastre). Total vertigineux, oui, mais je m'obstine à y voir cet éternel défaut du Juif : faire une construction intellectuelle avec toutes les virtuosités auxquelles il s'entend merveilleusement, puis la transformer, arbitrairement, en une loi aussi stricte et infaillible que la Torah et, de ce nouveau point de départ, dresser un nouvel édifice encore plus audacieux, appuyé sur de nouvelles affirmations, toujours aussi catégoriques et intransigeantes.

8/12/43

« Ce qui n'est plus » : les mots les plus tristes de la langue française.

Toute une brassée de lectures qui me laissent sceptique et désespéré. Céline ou le trépané irresponsable qui en est réduit à se censurer lui-même : je ne vois pas de raison valable d'écrire en charabia, et quant à la fameuse puissance verbale, elle est souvent l'apanage des chauffeurs de camions. Jouhandeau, lui, évolue dans un univers artificiel qui m'est imperméable ; dans les *Nouvelles Chroniques maritales*, je perçois par instants une résonance humaine, et de nouveau le brouillard d'un désespoir sans remèdes, où je me sens perdu comme devant une langue étrangère. Bloy, c'est une autre histoire, qui se comprend sans s'approuver forcément, et tout-à-coup ceci : « Premières nouvelles de l'immense catastrophe de La Martinique. Trente mille morts en quelques secondes, à l'heure précise de la Première Communion de Véronique ! Le hasard n'existant pas, cette extermination était indispensable pour que fût contrebalancé, dans l'infaillible Main, l'acte prodigieux de notre

enfant. Il ne fallait pas une victime de moins à cette innocente et le volcan, depuis des siècles, attendait son signe »^a. Qui déraile, lui ou moi ? Sensation d'une montre dont les deux aiguilles tourneraient en sens inverse, ou pis encore. Et le quatrième auteur me laisse de nouveau rêveur : *Locus Solus*^b est-il un puits de génie, un super Tom Titt laborieux, la ponte d'un maniaque ? Roussel est unique, un parangon d'inelligence et de savoir, répondent un quarteron de critiques professionnels. Mais, moi pauvre, les choses que je ne comprends pas, Ô Ménélas...

17/12/43

Céline écrit peut-être pour se délivrer des monstres qui hantent son cerveau et forment son effort. Son antisémitisme, dont le point de départ est, exprès, insignifiant et saugrenu (*Bagatelles pour un massacre*) me semble un moyen, un artifice désespéré pour donner un sens à un univers horriblement inexplicable, une trombe d'horreurs et de cochonneries. Tout n'est que vice, mal et malheur, mais le Juif est là, qui, déclaré principe et cause unique, attirera les malédictions et donnera du même coup une orientation possible dans cette nuit monstrueuse (*L'École des cadavres*).

Raymond Roussel expliqué par lui-même : ce n'était que cela ! Je déteste ces laborieuses plaisanteries que l'auteur prétend développer sur un plan cosmique, avec une prétention convaincue. C'est bien de la peine, vraiment, pour arriver à la statue de l'ilote qui roule sur des rails en mou de veau, avec un piédestal orné du duel d'un verbe grec, ou à cette hie-demoiselle occupée sous des influences météorologiques à tracer un portrait de reître avec des dents

a. *Journal* de Léon Bloy, mai 1902.

b. Roman pré-surréaliste de Raymon Roussel (1914).

cariées pour matériaux. Enculages de mouches^a.

Tao Tsien l'écrivait avant moi : « Bien que j'aie cinq fils, aucun d'eux n'aime le papier et le pinceau. — Ah-che a déjà seize ans, — sa paresse est sans pareille. — Ah-siuan travaille bien, — mais il ne cultive pas la littérature. — Yong et Touan, âgés de treize ans, — ne font aucune différence entre six et sept. — Tong-tseu va avoir neuf ans, — il ne réclame que des poires et des marrons. — Si tel est mon sort, — je préfère vider une coupe pleine. »

26/12/43

Colette, dans *Les Vrilles de la vigne* ose écrire ces mots monstrueux : « Une enfant qui d'instinct ennoblissait de paganisme les fêtes chrétiennes, amoureuse seulement du rameau de buis, de l'œuf rouge de Pâques... » (suit un développement à prétentions poétiques). Quand les bergers vinrent à la Crèche, ils crurent d'un seul élan, et parmi eux il y avait certainement des brutes ou des méchants ; quand les Rois mages virent, ils n'hésitèrent point à se prosterner car c'étaient de vrais sages. Mais jamais ne vinrent les sceptiques respectueux à la Renan, ni les néo-païens à la Colette, ni les contempteurs d'un nouveau « murmure de génie », bon tout juste à gêner ce que ce pauvre Giono nomme sa joie panique et dyonisiaque. Tous ceux-là sont trop occupés à figoler leur philosophie et leur conception de vie, à lancer contre le christianisme des objections si pauvres, qui marquent une telle méconnaissance, une telle incompréhension de la religion, que leur seule utilité est

a. Dans son livre posthume *Comment j'ai écrit certains de mes livres* (1935), Roussel explique quelques-unes des formes de son procédé d'écriture à base de rébus et de calembours — dont le passage de la « hie » (machine volante) dans *Locus Solus*.

certainement de raffermir la croyance de tous ceux qui les entendent.

1/1/44

Une nouvelle année, cela ne signifie pas grand-chose dans l'absolu, et n'est guère qu'une convention chiffrée, même pour le petit connaisseur des anciennes civilisations que je suis. Il est plus dur, cependant, de clore un cycle et de laisser derrière soi tout le mal que l'on a fait et le bien, si mince que l'on ignore. Comme au début de l'an dernier, avec la même foi et la même espérance, je répète le choral : « Seigneur, en toi est ma confiance ». De tout le mal, de tous les dangers, mon Dieu, préservez-nous. Jamais nous ne les avons vus si grands et si nombreux ; mais jamais aussi la nuit n'est plus noire qu'avant l'aurore.

3/1/44

« Et le cinquième ange sonna de la trompette ; et je vis une étoile qui était tombée du ciel sur la terre, et on lui donna la clef du puits de l'abîme. Elle ouvrit le puits de l'abîme, et s'éleva du puits une fumée comme celle d'une grande fournaise ; et le soleil et l'air furent obscurcis par la fumée du puits. De cette fumée s'échappèrent sur la terre des sauterelles ; et il leur fut donné un pouvoir semblable à celui que possèdent les scorpions de la terre... Ces sauterelles ressemblaient à des chevaux préparés pour le combat ; elles avaient sur la tête comme des couronnes d'or. Elles avaient des cuirasses comme des cuirasses de fer, et le bruit de leurs ailes était comme un bruit de chars à plusieurs chevaux qui courent au combat... Elles ont à leur

tête, comme roi, l'ange de l'abîme qui se nomme Abaddon (ruine). » (*Apocalypse IX, 1-12.*)

Et aussi, comme consolation : « Et je vis un ange debout dans le soleil ; et il cria d'une voix forte à tous les oiseaux qui volaient par le milieu du ciel : « Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des chefs militaires, la chair des soldats vaillants, la chair des chevaux et ceux qui les montent, la chair de tous les hommes, libres et esclaves, petits et grands ». Et je vis la bête et les rois de la Terre avec leurs armées, rassemblés pour faire la guerre, dans Armageddon, à celui qui était monté sur le cheval et à son armée. Et la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui, par les prodiges faits devant elle, avait séduit ceux qui avaient la marque de la bête et ceux qui adoraient son image. Tous les deux furent jetés vivants dans l'étang de feu où brûle le soufre ; le reste fut tué par le glaive qui sortait de la bouche de celui qui était monté sur le cheval ; et tous les oiseaux se rassasièrent de leur chair. » (*XIX, 17-21*)

9/1/44

À la messe d'aujourd'hui, quête pour l'abolition de l'esclavage. Ridicule. Ne vaudrait-il pas mieux s'occuper d'évangéliser les païens de France et autres lieux, pour les libérer de l'esclavage de l'ignorance ou de la haine, à côté duquel l'autre n'est qu'une plaisanterie ?

Les élèves trouvent très normal de se mettre à l'abri ou de quitter la ville pour des hâves plus sûrs, mais ils raillent et méprisent durement ceux des professeurs qui en font autant. C'est une conception, en partie seulement, logique de ce que doit être le chef ; il lui manque de ne pas être à sens unique.

Gobineau est vraiment un penseur puissant, mais je me sens pris de méfiance quand il en vient à son idée maîtresse. Je voudrais savoir ce qu'elle vaut devant une science impartiale (si tant est qu'elle puisse l'être sur cette question). Sa conception pessimiste du déclin irrésistible de toutes les races et de toutes les civilisations me semble trop simple : je suis pris de doutes devant cette courbe uniforme et me demande si elle ne viole pas la complexité de la sociologie et de l'histoire humaine.

10/1/44

Du Bloy (*Méditations d'un solitaire en 1916*) : « Si le vent portait au grand faiseur d'orphelins la rumeur immense de tous ces sanglots, il penserait peut-être que c'est une berceuse de la vieille musique allemande pour l'endormir dans le Walhalla des dieux germaniques, et son âme de boue et de ténèbres se réjouirait profondément. Pourtant un jour viendra qui n'est peut-être plus bien loin, un jour sans sommeil où la voix colossale des canons sera un peu moins que le frémissement des élytres d'un coléoptère consumé par un flambeau, en comparaison des plaintes de l'Innocence. Ce jour-là, Ô empereur des imbéciles et des assassins, tu ne dormiras pas, je te le dis, tu ne dormiras pas tout-à-fait encore. Tu seras sur le point de faire ton entrée dans une capitale que tu ne prévoyais pas et il te faudra subir le déchaînement d'une symphonie que tu n'auras jamais entendue. Ce sera si beau que les millions de tes morts se lèveront pour applaudir. Mais tu chercheras ton épée et tu ne la trouveras pas ; tu chercheras de la main ton casque et il n'y aura pas de casque ni de couronne sur ta tête. Ta tête elle-même tu ne la trouveras plus, et si tu cherches ton cœur, tu trouveras à sa place un objet si épouvantable que les chastes étoiles en auront peur ! »

12/1/44

Une année est actuellement une entité si fragile et si incertaine que je ne suis guère impressionné d'en compter maintenant trente et une. Tant de notions se sont révélées vacillantes que celle-là a perdu bien de sa force et n'a plus guère que le poids d'une ombre. J'ai vu s'aplatir des régimes politiques de carton-pâte, j'ai senti une maison apparemment massive osciller comme une construction de papier collé ; autour de moi, la vie et la liberté ont été maintes fois traitées comme de futiles bagatelles. Qu'est-ce donc qu'une armée *sub specie aeternitatis*^a, et même *sub specie saeculi*, quand l'avenir immédiat m'échappe si complètement ?

16/1/44

C'est le pauvre Puceron^b qui éprouve le plus cruellement l'absence maternelle ; séparé de lui par une heure de travail, je le retrouve seul à la cuisine, dans un désespoir lamentable. La froide bienveillance d'une autre qu'il ne connaît pas ne fait qu'accroître son malheur. Ce n'est plus qu'un petit paquet sanglotant en chemise rose. Comme il s'accroche à moi dès qu'il me voit ! Il m'agrippe à pleins poings tremblants, dans la grande frayeur qu'il a de se sentir à nouveau abandonné et perdu. Petit cœur trop tendre qui comprend trop bien lorsqu'il n'est pas aimé, et qui sent déjà que seuls ses parents peuvent l'aimer autant qu'il en a besoin.

Plusieurs pièces de Sinding sont bâties de façon analogue : mélodie de la main gauche qui oscille chromatiquement entre différents tons, soutenue par un dessin arpégé

a. Sous l'aspect de l'éternité (Spinoza, *Éthique* V.)

b. Dominique. Le cinquième enfant de Pierre, Nicolas, allait naître quelques jours plus tard.



17. Laval, été 1943 : Pierre et Dominique.

de la main droite (murmure du printemps, ondes sonores), ou, presque symétriquement des accords de main droite sur un accompagnement onduleux, mais très simple de main gauche. Il semble qu'à travers ces pages il aille à la vaine recherche d'une harmonie sentie, mais jamais entendue, de ce qui serait pour lui l'archétype de la beauté musicale, la formule sonore du paradis. C'est en lui une notion presque nette, mais il ne peut jamais parvenir à la réaliser dans l'expression : il la cerne, la frôle parfois et, de rencontre, écrit une mesure émouvante, mais aussitôt retombe dans la technique (pauvre, d'ailleurs). Il a entrevu son âme, mais n'a pu la saisir.

Je lis *Dieu et La Fin de Satan*, par Victor Hugo, à la raison d'un vers tous les cinquante, et j'y trouve quelques beautés, mais bien des longueurs. Et dire que c'est une œuvre inachevée !

Voici l'explication que je hasarde des *Chants de Maldoror* : Lautréamont n'est pas un fou, comme le pense Bloy, ni un génial aérolithe, comme le soutient Jaloux. Je vois l'œuvre d'un Isidore Ducasse, jeune homme en proie à une crise de sado-masochisme évidente (à moins qu'il ne le fût constamment), et qui se débarrasse d'un seul coup de toutes les monstrueuses beautés de son refoulement dans un livre. Ne pouvant agir, il écrit : Maldoror est ce que Ducasse aurait voulu être sans de multiples inhibitions. Cela explique la peinture insistante de ses muscles, de ses défis à la société, de ses exploits divers. Pour qu'on ne prenne pas à la lettre cette évasion par la littérature, il la truffe de plaisanteries glaciales, d'un humour au vitriol qui oblige le lecteur à se rebiffer et à proclamer une mystification. Tout ce côté (le principal, malheureusement) de l'œuvre me laisse très froid. Par exemple, la conclusion : « Il n'en est pas moins vrai que les draperies en forme de croissant de lune n'y re-

çoivent plus l'expression de leur symétrie définitive dans le nombre quaternaire : allez-y voir vous-même, si vous ne voulez pas me croire ». Cela ne vaut même pas la peine de hausser les épaules. Et quand les surréalistes se réclament avec fracas de Lautréamont, la parenté qu'ils prétendent ainsi établir démontre bien la pauvreté facile de telles inventions. Par contre, il n'est pas douteux que cet homme est capable de remarques surprenantes ; quand il parle de la grue, placée à la pointe du triangle lors de la migration, « la première (car, c'est elle qui a le privilège de montrer les plumes de sa queue aux autres grues inférieures en intelligence) », je vois esquissée là une théorie ingénieuse, et fort possible, du génie et de sa situation par rapport aux hommes. Il possède, en outre, un don étonnant de la strophe et de la période ; toute l'incantation au vieil océan est admirable, et je trouve un son unique dans des phrases comme celle-ci : « Balancé voluptueusement par les mols effluves de ta lenteur majestueuse, qui est la plus grandiose parmi les attributs dont le souverain pouvoir t'a gratifié, tu déroules, au milieu d'un sombre mystère, sur toute sa surface sublime, tes vagues incomparables, avec le sentiment calme de ta puissance éternelle. Elles se suivent parallèlement, séparées par de courts intervalles. À peine l'une diminue, qu'une autre va à sa rencontre en grandissant, accompagnée du bruit mélancolique de l'écume qui se fond, pour nous avertir que tout n'est qu'écume. » Ou encore ceci : « Quand tu t'avances, la crête haute et terrible, entouré de tes replis tortueux comme d'une cour, magnétiseur et farouche, roulant tes ondes les unes sur les autres avec la conscience de ce que tu es, pendant que tu pousses, des profondeurs de ta poitrine, comme accablé d'un remords intense que je ne puis pas découvrir, ce sourd mugissement perpétuel que les hommes redoutent tant, même quand ils



18. *Illustration d'Akseli Gallen-Kallela pour le Kalevala.*

te contemplant, en sûreté, tremblants sur le rivage, alors je vois qu'il ne m'appartient pas, le droit insigne de me dire ton égal. »

19/1/44^a

Seigneur, que votre volonté soit faite.

a. Jour de naissance de Nicolas.

30/1/44

Je suis déçu par le *Kalevala*^a, aux monotones légendes, aux personnages inconsistants, depuis « le vieux, l'imperturbable Wäinämöinen », en passant par le forgeron Lemmikäinen, le beau Kaukomieli », séducteur falot et sempiternellement ennuyeux. J'avais été tenté de le lire par les magnifiques images de Gallen-Kallela, bien plus belles, hélas, que les *runot*^b « magiques », comme celle où l'on voit la mère du jeune Joukahainen lui faire des remontrances, avant son duel avec Wäinämöinen. Toutes ces aventures ne sont pas sans beauté, mais qu'est-ce que cela en face de l'*Odyssée*, ou même *Huon de Bordeaux*? Une seule idée me paraît intéressante, la nécessité de connaître l'origine d'un objet pour pouvoir l'asservir ; quand Wäinämöinen s'est blessé le genou de sa hache, pendant la construction de son bateau, il va trouver le vieillard guérisseur à la voix rugissante ; mais celui[-ci] ne pourra arrêter le sang, tant que le vieux, l'imperturbable ne lui aura pas raconté l'origine du Fer qu'il ignorait. Mais partout ailleurs les thèmes ne sont qu'ébauchés, tout reste énigmatique comme cet inexplicable *Sampo*, le talisman tant convoité, d'un côté moulin à farine, de l'autre moulin à sel, d'un troisième moulin à monnaie ; quand on met son splendide couvercle en action, il moule un coffre pour être mangé, un autre pour être vendu, un troisième pour être conservé ; mais Louki, la mère de famille de Pohjola le cache dans un rocher de cuivre, enfonce une racine dans la terre, l'autre dans l'eau, la troisième dans la colline sur laquelle était bâtie sa maison. Or ce bric-à-brac, dénué de beauté poétique, ne recouvre apparemment aucun symbole, et par suite le mérite en semble bien mince. Cet échec se trouve même dans les

a. 'Le pays des héros', épopée nationale de la Finlande.

b. *Runo* (pl. *runot*) : vers, chant, poème.

passages qui pourraient être beaux, tels la fabrication du *kantele*^a (avec les arêtes du brochet !) ou l'histoire de Kulervo, fils de Kalervo, le jeune homme aux bas bleus, à la blonde chevelure, à la belle chaussure.

31/3/44

Voilà longtemps que je n'avais rien écrit, mais dans cet intervalle il y a eu bien des souffrances ; je me sens marqué, vieilli. Et cette torture par l'espérance ! Mais tout cela n'a pas à être mis noir sur blanc, c'est tellement inutile. Puis la maladie m'a obscurci et alenti les idées ; mon cerveau tourne lentement, pâteusement comme ces machines à étirer la pâte de guimauve ; je n'arrive pas à penser de façon claire, ou même à penser tout court. Il faudrait pourchasser chaque idée et la retrouver à travers la double gangue que lui font le souci et la fatigue. Et au bout de cet effort, j'ai une telle certitude de ne rien trouver qui en valût la peine ! Je suis un mineur fatigué qui attaquerait un filon de pauvreté reconnue, tout en ne songeant qu'aux soucis de sa famille, incapable de mettre du cœur à sa recherche. Alors, à quoi bon ?

14/4/44

Se souvenir de ce qu'écrivait Dante dans le *Convivio* II, 1 : « Il faut que l'on sache que les écrits peuvent être entendus et doivent être expliqués surtout en quatre sens. L'un s'appelle littéral, et c'est celui qui ne s'étend pas plus loin que la lettre proprement dite ; l'autre s'appelle allégorique, et c'est celui qui se cache sous le manteau des fables. Le troisième

a. Instrument de musique national (sorte de cithare à cinq cordes).



19. Mai 1944.

sens s'appelle moral, et c'est celui que les lecteurs doivent avec grande attention chercher dans les écrits, pour leur utilité et celle de leurs disciples. Le quatrième sens s'appelle anagogique, c'est-à-dire super-sens : et c'est celui que l'on a lorsqu'on explique au point de vue spirituel un écrit, lequel, par le sens littéral et les choses signifiées, représente les choses de la vie éternelle. Et, quand on fait cette démonstration, il faut toujours que le sens littéral soit exposé le premier, comme étant celui dans lequel les autres sont enfermés, et sans lequel il serait impossible et irrationnel d'essayer de comprendre les autres, et surtout l'allégorique. » Il faut appliquer cette superposition de plans à toute poésie où se retrouve une trace d'ésotérisme, et à tout poème au moins les trois premiers sens.

15/5/44

L'histoire de mes relations avec Emmanuel est pour moi une profonde déception en même temps qu'une utile leçon d'humilité. Tant que nous sommes demeurés sur le plan de la poésie et de la littérature, tout allait bien : les rapports étaient implicitement établis, l'un maître, l'autre élève en la matière ; je m'instruisais, je trouvais exposés à chaque fois des aperçus nouveaux, et il satisfaisait du même coup son besoin pédagogique. Passés sur le plan métaphysique, c'est la déception réciproque : mes critiques l'ont blessé, bien qu'elles fussent ouatées, autant que le permettait la tolérance la plus large, et son ton laisse percer de l'aigreur, ce qui n'est pas grand-chose, pourtant. Mais moi ! Avec une naïve vanité, j'avais espéré qu'il serait intéressé (je rougis d'avoir cru : ébranlé) par l'exposé de quelques vérités catholiques ; je ne me fiais pas à ma valeur dialectique, mais je jugeais que la position chrétienne, même énoncée par un médiocre fidèle, aurait une force suffisante pour briller à

ses yeux et l'amener à revérifier ses conceptions. Le résultat le plus tangible ? Il prend en pitié, nuancée de dédain, mon ignorance et ma simplicité, me catéchise à son tour et m'engage à réviser mes idées erronnées ou simplistes. Si j'étais un vrai chrétien, le reflet de Dieu en moi aurait dû l'aveugler, j'aurais dû agir comme un bloc de radium. Hélas ! — Je suis l'homme qui a enfoui en terre son talent, avec l'idée de le mettre en sûreté, et qui n'y songe plus guère, par intervalle, que comme un placement sans risques, une garantie des billets dont il se servait pour les besoins de la vie courante. Un jour est venu où un autre l'a mis au défi de produire le talent sur lequel il basait ses échanges ; contraint de creuser la terre, il n'a plus su trouver que quelques pièces de monnaie rouillées, et les a piteusement exhibées au creux de sa main, sous les moqueries et les haussements d'épaules ; lui qui voulait acheter un esclave n'est plus même capable de subvenir à ses besoins. Aidez-moi, Ô mon Dieu.

30/5/44

Impressions complexes à voir passer les formations de bombardiers : beauté des reflets métalliques au soleil, d'une pureté extraordinaire d'éclat, puis impression d'une perfection dangereuse et venimeuse, comme ces poissons-coffres japonais qui n'existent que pour la destruction. Cette indifférence lointaine pour les fourmis qui rampent à 9 000 mètres plus bas en fait des créatures d'Apocalypse, telles les géantes sauterelles qui sortent du puits de l'abîme quand le cinquième ange sonne de la trompette. Je songe au contraste entre les sentiments dramatiques des rampants sous les pluies de bombes, et l'application tranquille, un peu ennuyée, comme d'une corvée, de ceux d'en haut qui larguent leur chargement à un point donné, sans même

avoir le souci d'une précision quelconque ; sans haine, ni sans joie, ainsi qu'un journalier sulfate des vignes dont il ne tirera lui-même aucun rapport.

6/6/44

L'absence de travail rend mon esprit stupide ; le repos intellectuel mène à l'absence de pensée par une progression logarithmique ; c'est donc une sottise que de réclamer des loisirs mentaux.

Intérêt de psychanalyser Marcel Aymé et de retrouver ses thèmes, au fond peu nombreux, de démonter son mécanisme. Si j'étais doué d'esprit, il me semble que j'en ferais sans grand-peine.

Chez moi, tout au moins, le premier mouvement est toujours le mauvais. Parce qu'une petite fille vient de tourner de l'œil, j'ai d'abord trouvé la chose comique, par supériorité masculine. Puis, touchante, précisément parce que ce n'était pas encore une jeune fille, mais une fillette, et que sa pose n'en était pas une ; point photogénique, mais pitoyable et sincère, avec ce cou cassé en arrière par le dossier de la chaise, cheveux abandonnés, et la belle robe blanche et bleue des jours de gala, remontée en biais sur les cuisses. Mais quoi ? Mon troisième mouvement est-il le meilleur ? Il revient, somme toute, à enregistrer avec intérêt un document ; je me sens terriblement Philip Quarles^a.

C'est peut-être Conrad qui a le mieux rendu ce sentiment de la jeunesse et du regret de ce moment unique où tout semblait lisse, neuf, possible, par exemple : l'arrivée de Powell pour son premier commandement, dans *Fortune* ; les enthousiasmes et les colères de Jukes, dans *Typhon* ; la poursuite du ravisseur ou de la femme, dans *Karain* ou *Le*

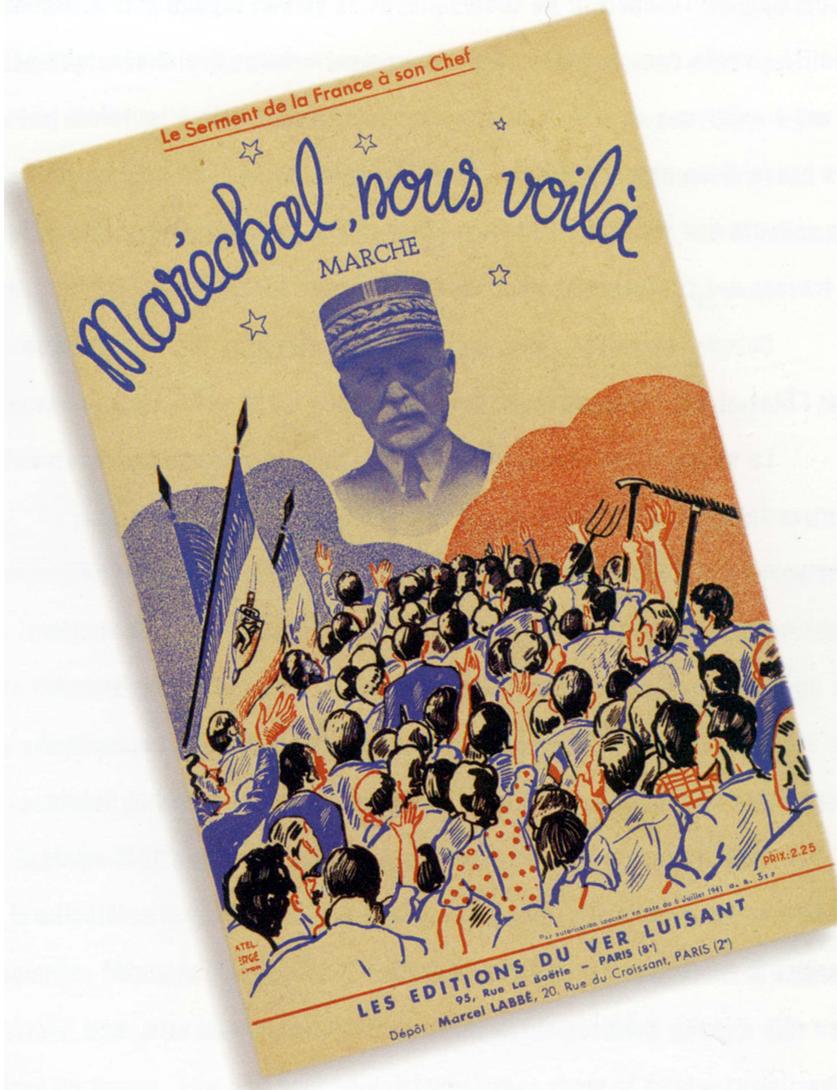
a. Autoportrait de Huxley dans *Contrepoint*.

*Wrapt in some sudden whirl of change,
Crossed, unfelt, the Pass of Death,
To wake, beyond Life's circling range,
On heights too rare for mortal breath.*

15/6/44

Kaléidoscope d'événements, pêle-mêle ridicule et tragique où me frappe surtout l'extraordinaire indifférence des gens pour tout ce qui n'est pas leurs petites occupations ; je ne m'étonnerai plus de voir les fourmis vaquant à leurs affaires pendant qu'on écrase leurs congénères autour d'elles. Plus d'impressions, mais un tohu-bohu d'images, de nouvelles multicolores, d'énervements et d'attentes stériles. Des alertes où les avions passent avant et après, un signal de fin d'alerte à moitié couvert par le ronflement des appareils qui passent, mitraillades la nuit, hurlements d'ordres allemands, canonnade de trois jours à Saint-Nizier, maisons qui flambent sur ce plateau des Michallons où je rêvais de finir mes jours, Pépy arrêté comme otage, Jauffret^a ordonne de manger de l'oseille, interdiction de former des groupes de plus de trois, inepties de toutes les propagandes, le soldat parachutiste Tom Brown déclare que chacun de ses camarades tue quatre-vingts Allemands par jour, un officier supérieur anglais armé d'un rouleau de cartes d'état-major capture un lieutenant et six soldats allemands couverts de mitraillettes, le porte-parole allemand déclare qu'il n'a jamais été dans leurs intentions de repousser un débarquement ennemi, mais bien au contraire de le favoriser, etc... etc... Et par-dessus tout, massacres sur massacres. Il y a de quoi être vraiment fier de l'humanité.

a. Collègue de Pierre, adepte des théories naturistes du Docteur Carton.



21. Extrait d'un livre récent, « Chantons sous l'Occupation ».

18/6/44

Miscellanea de la radio : après Henriot et son débordement de haine fielleuse, de bile aigrie et réchauffée, la

MARÉCHAL, NOUS VOILÀ!
MARCHÉ

Paroles de **André MONTAGARD** Musique de **André MONTAGARD & Charles COURTHOUX**

M^e de Marche

REFRAIN

1 2 3 4

Tu as laté sans cesse
Pour le salut commun;
On parle avec tendresse
Du héros de Verdun.
Et nous demandant ta vie,
Ton génie et ta foi,
Tu sèves la patrie
Une seconde fois.

au Refrain

Quand ta voix nous répète
Afin de nous unir:
"Français, levons la tête,
Regardons l'avenir!"
Nous brandissant la toïle
Du drapeau immortel,
Dans l'or de tes étoiles
Nous voyons nître un ciel.

au Refrain

La guerre est inhumaine
Quel triste épouvantail!
N'écoutez plus la haine,
Exaltions le travail,
Et gardons confiance
Dans un nouveau destin,
Car Pélan, c'est la France!
La France, c'est Pélan!!!

au Refrain

Copyright MCMXXI by
Éditions Musicales du VER LUISANT
95, Rue La Botinie, Paris-8^e

Tous droits réservés
pour tous pays. V. I. 481 Imprimé en France Gen. Imp. - NISMÉ BILLOU, Paris

22. Extrait d'un livre récent, « Chantons sous l'Occupation ».

voix mécanique et ennuyée de l'Horloge Parlante ; après le *Concert en Ré majeur* de Chausson, et sans transition, Maréchal-nous-voilà ; au milieu d'un récital de piano venu de je ne sais quel poste allemand : « *Achtung! Luft etc...* ». Toute cette haine qui se déverse sur toutes les ondes me rend malade. Comme je voudrais entendre de la musique fraîche, grave et claire, *Quintette avec deux violoncelles* ou la *Grande Symphonie* de Schubert.

Le merveilleux *Concert en Ré majeur* pour piano, violon et quatuor à cordes^a, surtout le 1er mouvement, la « Sicilienne » et le quatrième (un peu d'outrance tragique dans le « Grave » me fait douter de son absolue sincérité). Ces airs retrouvés se modèlent délicieusement en moi, et

a. Ernest Chausson, op. 21 (1882-1891).

CONCLUSION :

Je dis à l'homme qui se trouvait aux portes de l'année : donne-moi une lumière pour que je puisse avancer sans danger dans l'inconnu, et il répondit : enfonce-toi dans l'obscurité et mets ta main dans la main de Dieu. Cela vaudra mieux pour toi que la lumière et ce sera plus sûr qu'un chemin connu.

Que la main du Tout-Puissant nous guide et nous soutienne tous !

23. *Coupure de journal trouvée dans le carnet des Remarques diverses.*

remplissent un vide douloureux resté dans l'âme inconsciemment. Plénitude du cœur ; les émotions du passé reprennent une vie harmonieuse, qui s'estompe dans une brume sonore. Sans rien de visuel, sans la nécessité d'un souvenir précis, l'âme retrouve un instant ce qu'elle sentit autrefois. Ô ma jeunesse, de toi je ne renie rien, de cet amour total, parfois ingénu, pour tant de beautés musicales. Je suis heureux maintenant de ne plus me croire desséché à cette émotion sonore ; la source vive a recommencé à couler, dans ces moments de solitude où j'en avais le plus besoin.

Cette tension prodigieuse dans la fin du mouvement « Grave », cet effort vers l'extrême limite de l'aigu, que l'on^a



2/1/45

« Je dis à l'homme qui se trouvait aux portes de l'année : donne-moi une lumière pour que je puisse avancer

a. La page suivante est manquante (journal interrompu par l'arrestation de Pierre par les Allemands à Saint-Nazaire-en-Royans.)

sans danger dans l'inconnu, et il répondit : enfonce-toi dans l'obscurité et mets ta main dans la main de Dieu. Cela vaudra mieux pour toi que la lumière et ce sera plus sûr qu'un chemin connu. » Pouvais-je mieux trouver que cette découpure de journal de 1940 ? Il y a bien longtemps que j'ai cessé de me réjouir au seuil d'une année nouvelle, mais l'espérance demeure, et la confiance que tout ce qui arrivera ne peut être mauvais, en fin de compte, puisque c'est voulu et permis par Dieu. Et qui peut dire qu'une année fut plus ou moins heureuse qu'une autre ?

Après six mois, donc, je reprends ces notes, mais sans pouvoir terminer celle que la main d'un adjudant allemand coupa net, en gardant la page incriminée^a. Qu'y avais-je écrit ? Je suis absolument incapable de le reconstituer ; quant à l'original, la dernière fois que je le vis, il était plus ou moins froissé, sur le banc de la cour d'école, joint aux autres pièces à charge, et capable à lui seul de me faire fusiller ; je ne saurai jamais pourquoi. Une seule chose compte : j'ai été épargné, alors que bien d'autres étaient massacrés qui valaient mieux que moi. Avais-je mérité cette étrange faveur ? Et pour quelle redoutable responsabilité ? Dieu m'a-t-il sauvé ? Qu'il me donne le courage et la force de la voir et de l'accepter, au moment fixé par lui.

Je suis de moins en moins satisfait des dessins que je fais ; évidemment, de l'un à l'autre il y a progrès technique, mais chaque fois je suis plus désabusé du résultat et mon plaisir personnel s'amenuise. De même, quand je fais mon bilan d'année écoulée, chaque fois mon malaise va croissant, et je me sens plus tristement mécontent de moi-même, sur le plan religieux, moral, familial, et professionnel. Pour ne rien dire des premiers, je dois constater par exemple qu'au bout de dix ans d'enseignement je ne sais pas davantage de grec, ni de syntaxe latine, et que, pourtant, j'en-

a. Voir Pierre Lecarme, *Juillet 1944*.

SUR LES COTES DU LITTORAL MÉDITERRANÉEN

LE PETIT DAUPHINOIS

ASSOCIATION PUBLIQUE D'ÉDITION LE GRAND QUOTIDIEN DES ALPES FRANÇAISES

MERCREDI 16 août 1944

1 FRANC 50

Les Anglo-Américains ont débarqué entre Toulon et Cannes

La défense allemande est aussitôt entrée en action

En Normandie, vive activité dans le secteur Falaise-Argentan-Alençon

On a G. G. du 15 août. — La nuit commença sous des forces allouées commencent...

PROVINCIAL. — Au sud-est de ce qui est, l'armée a lancé à l'assaut...

PROVINCIAL. — Dans le secteur de Falaise, les Allemands ont lancé...

En cours de la nuit, des avions commencent à partir...

Après trois jours d'un pilonnage intensif du littoral méditerranéen

Willy, 15 août. — Ce matin, à la première heure, les Anglo-Américains ont lancé...

La fin de la nuit, des avions commencent à partir...

AU COURS DES DERNIÈRES 24 HEURES

Valence et sa banlieue ont été violemment bombardées par l'aviation anglo-américaine

Le nombre des victimes serait très élevé

Valence, 15 août. — Hier soir, pour la première fois, l'armée a été bombardée...

Sur Agglomération Valencinoise

Agglomération, au début de l'après-midi, l'armée a été violemment bombardée...

Quelques minutes plus tard, d'autres appareils incendiaires ont commencé à bombarder...

Le préfet de la Drôme est gravement blessé ainsi que sa femme et sa fille...

Dans la région lyonnaise

Plusieurs milliers de Salins-et-Oise ont été bombardés...

AVIS

La Préfecture de l'Isère communique...

Les autorités allemandes ont repris immédiatement par des contre-mesures très sérieuses...

Le Préfet annonce de la même manière la prise en compte de la situation...

Il ne peut se livrer à des déplacements, ni à des déplacements...

24. Première page du Petit Dauphinois. 16 août 1944.

seigne avec assurance ce que je ne sais pas, me contentant de dissimuler mes lacunes avec quelques procédés faciles et un peu de poudre aux yeux. Et des autres domaines, mieux vaut ne pas en parler. Et c'est « ça » qui est un fils de Dieu, un chef de famille et un éducateur !

4/1/45

Impression bizarre à lire Athènes et Jérusalem, essai de philosophie religieuse, de Chestov. Je cherche toujours où il veut en venir, et je me sens toujours perdu dans les méandres de cette pensée discursive. Les nombreuses citations contradictoires qu'il fait sont accompagnées d'éloges, mais tels qu'on ne peut à aucun moment dis-

tinguer s'il présente la thèse ou l'antithèse. Je crois comprendre qu'il pose une antinomie entre le révélé et le démontré, mais je ne puis seulement discerner s'il la déplore ou s'il s'en félicite. À le lire, je sens naître en moi un scepticisme universel, en contradiction complète avec le but de son œuvre. Dès lors, à quoi bon insister ?

9/1/45

Sur la place de la gare, un parc de camions américains ; l'un d'eux porte accroché sur le radiateur, en guise de trophée, deux casques allemands. Mais, de plus près, je découvre qu'un de ces casques porte l'écusson bleu, blanc et rouge. Hélas, tout commentaire est inutile^a.

11/1/45

Je cède rarement prise, à la lecture d'un roman, quitte à lire en diagonale, si l'intérêt tend à disparaître. Pourtant Baring produit sur moi l'effet des sables mouvants ; très vite, je m'y enlise dans un ennui qui manque de tout même de vigueur. Aux deux tiers de *Daphné Adeane*, j'ai abandonné mon effort, et cet incolore récit où rampent des ombres de personnages m'inspire si peu de curiosité que je n'éprouve pas l'envie de voir au moins à la dernière page ce que deviennent ces innombrables succédanés d'une Princesse de Clèves dont on aurait enlevé tout le sang. Bien entendu, ce falot Maurois déclare dans la préface que c'est là le type de roman qu'il préfère, un travail d'impuissant somnolent.

21/1/45



25. Vers 1932, Pierre au piano.

Pendant que je joue le passage mélancolique au trille qui termine la dernière *Mazurka* de Chopin, brusquement évocation intense de cette croupe d'herbe, de pierre et de soleil, en montant au col de Bernardez ^a. À gauche, une falaise calcaire au pied bordé d'une longue traînée d'éboulis gris, au fond la ligne de schiste du col, et, au point sensible, une croix que l'éloignement fait paraître minuscule et précise : deux traits fins comme un cheveu sur un ciel bleu pâle, un peu froid. Et cette herbe courte et élastique, l'air délicieux, le soleil, la lente et saine fatigue. Il y a des moments où j'ai des envies à crier de retracer les anciennes voies de ma jeunesse dans ce monde qui fut mien des Trois-Évêchés.

Il m'arrive par instants de songer, égoïstement parlant, que le mieux aurait été de me faire descendre par les Allemands.

La vision d'*Un Jour de Guerre en U.R.S.S.* ^b me laisse des impressions fortes : d'abord un manque absolu de spiritualité ; c'est un univers purement matériel, qui n'est pas sans beauté, mais presque écrasant, car il n'y apparaît pas le moindre besoin, la moindre recherche de Dieu. Certitude aussi que tous ces hommes font la guerre avec conscience et dégoût, comme une besogne répugnante et nécessaire, sans rien de cette joie sauvage que manifesterait des Allemands. Tout cela rend un son profondément humain : ce ne sont plus les ridicules actualités qui nous montraient une invulnérable *Wermacht*, mais les skieurs vêtus de blanc s'écoulaient dans la neige, et le marin de Sébastopol est abattu dans les fleurs, et l'on sort de l'avion en flammes un aviateur à moitié calciné. Des visages aussi, individuels et saisissants, le tireur d'élite qui abat sa 105ème victime, le forge-

a. Il s'agit du casque français de la police de Vichy.

a. Entre Seyne et la vallée de la Blanche.

b. Film documentaire russe, 1942.



26. 6 avril 1926 : les Lecarme dans les Trois Évêchés.

ron barbu qui fabrique des fusils, et le pilote de Stormovich que l'on décore. Des scènes hallucinantes, comme l'irruption des partisans dans ce village où les soldats hongrois fuient en vain dans la mort, et cet officier allemand qui émerge de la tourelle de son char, pour se casser aussitôt en deux, et ce tank qui se rue sur un canon et ses servants, et les broie de ses chenilles monstrueuses, sans même s'en apercevoir. Et des hommes peuvent vouloir la guerre, et même l'aimer !

Jour V

Les peuples se réjouissent dans la mesure où ils ont moins souffert. Alors que les Suisses gambadent et braillent en gens qui n'ont subi aucune privation ni contrainte, les Français attendent gravement quelque chose, et tout ce qui arrive ne satisfera jamais cette attente. Sauf, peut-être, pour



27. *Coupure du journal Les Allobroges.*

les gens plus âgés qui sont restés plus naïfs. Quand les sirènes beuglent une dernière fois (quelle ironie d'en faire un signal de réjouissance !) ce brave quinquagénaire en bleus de travail sort en dansant, du café où il a un peu bu, embrasse la bonne, et tente une culbute au milieu de la place Saint-André. Joie touchante, mais isolée. Des visages qui se succèdent comme sur un écran : ces deux Allemands maigres, sales, au teint verdâtre, affalés sur un camion, au-delà de toute consolation humaine ; des soldats Polonais au regard triste, des Américains qui ont leur air ennuyé et ruminant de tous les jours ; ce rescapé de Buchenwald réduit, physiquement, à ressembler à un idiot du village. Le chef d'État catholique d'un pays soi-disant catholique trouve le moyen de faire un discours où n'est pas prononcé le nom de Dieu. Les hommes restent tristes quand ils oublient de rendre gloire à Dieu.

8/10/45

Conrad décrit admirablement, dans je ne sais plus lequel de ses romans, les sentiments du vieil officier instructeur de la marine quand il sent une lourde main se poser sur son épaule, et une voix joyeuse lui crier : « Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur ? Le petit Untel ! » Moi aussi, j'ai éprouvé ce plaisir mélancolique. Dans la cour d'honneur entre un grand et large soldat américain. Ce large sourire, pour qui est-ce ? Il s'avance droit sur moi : « Vous ne me reconnaissez pas, Monsieur Lecarme ? Ekis ! » Le mince garçon de 38, à qui je donnais d'amicales leçons de français, assis au troisième rang de ma classe dans sa blouse grise d'interne, à côté de Lampel, le voilà devenu un guerrier ; tandis qu'il me parle de son débarquement en Normandie, le 6 juin, à 6 heures, je lui compte, outre l'insigne bleu du tireur d'élite, cinq décorations dont l'une est surchargée de

trois étoiles de bronze. Je me sens à la fois terriblement vieux, triste, et reconnaissant de cette sorte d'affection qu'il me témoigne. Je lui ai appris un peu de ce français qu'il parle sans accent, et, en revanche, il a contribué un peu à libérer mon pays. Avais-je jamais pensé que ce gentil Nordique deviendrait un placide héros ?

11/10/45

Me voilà enrichi d'une expérience nouvelle : être témoin à charge dans un procès capital ^a.

Pêle-mêle de routine, de tragédie, d'impressions de caserne, de prison. Quand je m'assieds parmi les témoins, je retrouve à ma gauche le petit gars frisé de la chambre aux otages, et qui a survécu, seul des onze, pour avoir toujours vidé la tinette (macabre Rabelaisien) et attiré ainsi l'attention de l'adjudant, qui sut rayer son nom de la liste au moment opportun. Puis une jeune femme en grand deuil me montre une photo : « Le reconnaissez-vous ? C'était mon mari, Kemp, Robert Kemp... il était de la police. » Et d'autres femmes vêtues de noir font circuler parmi nous d'autres portraits. Mais comment identifier ces gens bien vêtus et qui posent avec les types mal rasés, pleins de poussière et de brins de paille qui nous coudoyaient, à l'école de Saint-Nazaire. Après cela des impressions disparates : la pièce morne où on nous enferme, nous les témoins à charge. L'intermède comique obligatoire du témoin primate et assoiffé qui corrompt le flic de service et se fait apporter un litre de rouge qu'il fait circuler à la ronde, et dont il s'octroie la meilleure partie. Brusquement, c'est le tragique : je dépose,

a. Celui de Simone Waro, alias Mireille Provence, responsable de la mort de nombreux résistants du Vercors (Voir Pierre Lecarme, *Juillet 1944*).

Ces dames de la Gestapo...



...En représentation hier après-midi, devant la porte de la prison Saint-Joseph, on fit admirer aux Grenoblois l'esthétique de la nouvelle ondulation en faveur dans le haut état-major de la Wehrmacht, au service de laquelle elles avaient mis leurs charmes et leur activité.

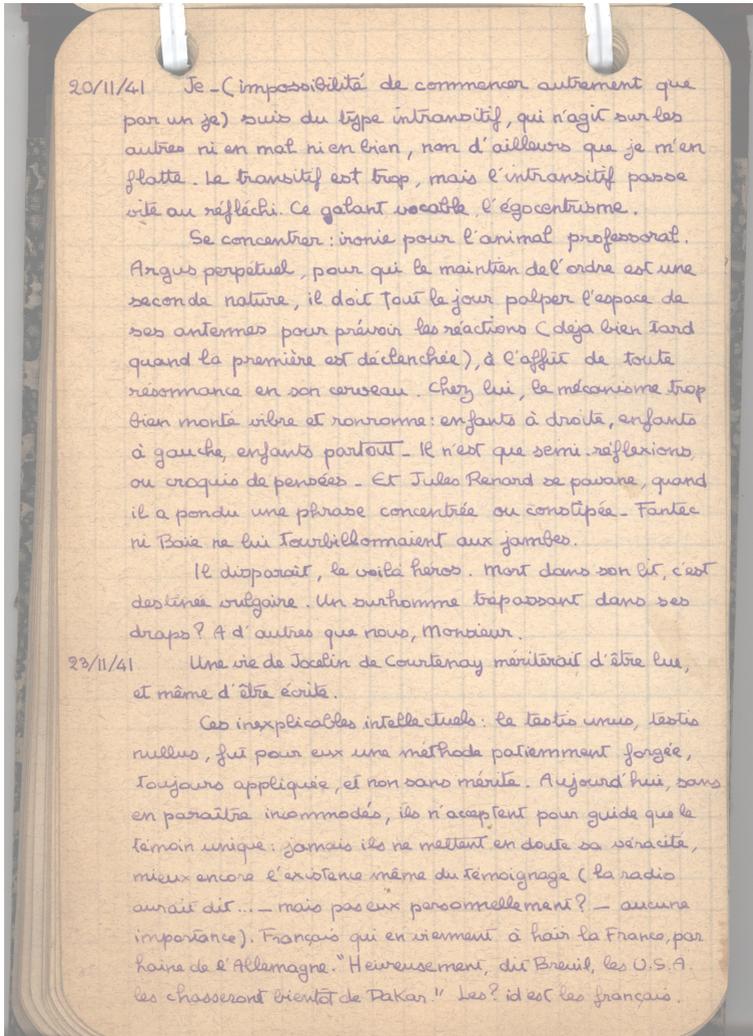
à la barre des témoins, le dernier de tous ; à deux mètres de moi, Simone Waro m'écoute et me regarde : je vois sur ce visage une attention extraordinaire (quand la vie sert d'enjeu...), une parfaite maîtrise de soi, et pourtant — au fond des yeux — de la peur. Cette femme ne mérite sans doute guère de pitié, mais il me déplaît de la voir se défendre seule contre toute une salle, si bien que j'abrège et rend insignifiant mon témoignage : je n'ai aucun goût pour le coup de pied de l'âne. Dégoût aussi pour ce méprisable public : quand la peine de mort est annoncée, il applaudit, exactement comme à l'arrivée du Tour de France.

7/1/45

Signe des temps : un de mes élèves, ex-maquisard, est deux fois décoré, et, à l'oral de la licence, je fais passer une jeune fille à la chevelure extraordinairement crépelée, mais assez Française moyenne pour se nommer Madeloiselle Durand. Elle porte au revers de son tailleur beige le minuscule ruban de la Croix de Guerre.

Rêves musicaux : cette nuit j'entendais les « Variations » de l'opus 26^a, et dans une espèce extraordinaire de contrepoint, je traduisais en classe un discours fictif de Cicéron, dont le rythme s'accordait à la perfection avec la cadence musicale de la scène, Je me souviens en particulier de la façon étonnante dont une énumération par asyndète de brefs substantifs se calquait sur les accords alternés de la deuxième Variation.

a. 1er mouvement de la Sonate opus 26, No 12 de Beethoven.



29. Première page du carnet.